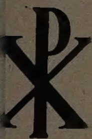
LA DOCUMENTATION CATHOLIQUE



41e ANNEE — T. LVI. — 24 MAI 1959 — NUMERO 1 304

PARAIT TOUS LES QUINZE JOURS ▼ MAISON DE LA BONNE PRESSE

'Eglise
le monde
ouvrier

Ve Rencontre
nationale
l'A. C. O.

BIBLIOGRAPHIE

— *Choix de pensées du cardinal Newman*, traduites et présentées par le Dr Denys Gorce. Préface de Maurice Nédoncelle. (Collection « Théologie, pastorale et spiritualité ».) — Un vol. in-8° écu, 13 × 21 cm, de 148 pages. Prix : 600 francs. P. Lethielleux, éditeur, Paris.

De l'œuvre considérable et combien attachante du cardinal Newman, le Dr Denys Gorce, spécialiste du mouvement d'Oxford, nous offre une synthèse. Thèmes de méditations personnels, sujets d'entretiens et de sermons, ouvrent au prédicateur, au retraitant, au militant d'Action catholique des horizons, et portent un message. L'ouverture toute récente du « procès d'introduction de la cause » du grand Anglais, augmente l'intérêt de ces pages.

— *Eminence du sacerdoce*, opinions de laïcs sur le prêtre dans le monde moderne, par O. Bruno-Soren. — Un vol. in-8° couronne, 12 × 19 cm, de 128 pages. Prix : 450 francs. P. Lethielleux, éditeur, Paris.

L'auteur, professeur de l'enseignement de l'Etat, a su écouter, observer, s'informer, non pour le plaisir de critiquer, mais, en esprit de foi, afin de témoigner aux prêtres une estime assez franche pour ne rien leur cacher. Braves gens, bons chrétiens, dont il rapporte les propos parfois pittoresques, toujours authentiques, n'attendent, au fond, qu'une chose de leurs prêtres : qu'ils tâchent d'être des saints et de les aider à le devenir. N'est-ce pas une forme heureuse de l'aide du laïcat à la mission sacerdotale ?

— *Vocabulaire biblique*, par le R. P. J. Bonsirven. (Collection « Théologie, pastorale et spiritualité, recherches et synthèses ».) — Un vol. in-8° écu 13 × 20 cm., de XVIII-186 pages. Prix : broché, 720 francs ; relié sur papier bible, 960 francs. P. Lethielleux, éditeur, Paris.

Ces pages, que le P. Bonsirven avait laissées en manuscrit, offrent les garanties qu'on reconnaissait aux ouvrages du savant et regretté exégète. Le lecteur de la Bible y trouvera les solutions de ses doutes et de ses hésitations. Les explications sont brèves, réduites à l'essentiel. Mais elles ne déçoivent pas l'attente. Elles évoquent, à l'occasion, toute une richesse dogmatique et spirituelle. L'auteur excelle à suggérer les trésors enclos dans le Livre divin.

— *Le cœur du Christ et le désordre du monde*, par les RR. PP. Georges Didier, Jean-Marie Le Blond, René Marlé, Gaston Salet, Henri Rondet. — Un vol. de 192 pages, sous jaquette illustrée. Prix : 750 francs. Editions Mappus, Le Puy.

C'est un groupe de théologiens qui a entrepris de mettre à la portée de tous, les enseignements de l'Encyclique *Haurietis Aquas in gaudio*. Mieux connaître le cœur du Christ, c'est connaître la seule force qui puisse s'opposer au désordre du monde, résultant des conséquences personnelles, familiales et sociales du péché. Dévotion au Sacré-Cœur et culte fondé sur des bases doctrinales solides doivent trouver place dans le cœur de tout chrétien. On remarquera l'heureux choix des textes empruntés aux Pères de l'Eglise ou aux documents pontificaux.

— *Liturgie et musique*. (Collection « Lex Orandi ».) Instruction de la S. Congrégation des Rites du 3 septembre 1958. Traduction intégrale. Commentaires par A.-G. Martimort, directeur du Centre de pastorale liturgique, et par François Picard, de l'Oratoire, directeur de la revue *Musique et liturgie*. — Un vol. de 232 pages. Prix : 750 francs. Les Editions du Cerf, Paris.

Cette instruction, on le sait, complète les Encycliques *Mediator Dei* et *Musicae Sacrae*, de Pie XII. Des commentaires, abondants et précis, suivent l'instruction pas à pas, et seront un guide précieux pour l'application de ses règles qui président désormais à toute « action liturgique » et tout « pieux exercice ».

— *Les enseignements pontificaux. Consignes aux militants*. Présentation et tables par les moines de Solesmes. — Un vol. 12 × 17,5 cm., 348 pages. Prix : 880 francs. Editeur : Desclée et Cie, Paris.

Ce numéro 209 et Xe volume de cette collection réputée est le complément nécessaire du volume précédent consacré au « laïcat ». Il groupe sous trois grandes divisions les « consignes » plus directes du Pape Pie XII aux apôtres laïcs d'aujourd'hui : Devoirs de l'apostolat, Consignes de vie, Consignes d'action, pour les inviter à s'engager, sous la conduite de la hiérarchie, dans la tâche urgente de l'apostolat.

— *Saint Jean-Marie Vianney, berger du ciel*, par Louise André-Delastre. — Un vol. 17,5 × 11 cm., en 3 couleurs, 104 pages, 15 illustrations. Prix : 405 francs. Editeur : Emmanuel Vitte, Lyon.

Le message de cet apôtre du confessionnal est-il encore valable pour nous, chrétiens d'aujourd'hui ? C'est à cette question que répond cette lecture en nous faisant suivre, toujours uniquement prêtre, le saint Curé, des prés de Dardilly au dur confessionnal de la petite église d'Ars.

— *Un grand Supérieur. Le Très Honoré Fr. Agathon, Supérieur général des Freres des Ecoles chrétiennes* (1731-1777-1798), par le Fr. Frédebert-Marie, F. S. C., Raoul Caulier. — Un vol. 21 × 14 cm., 238 pages, 14 illustrations. Prix : 700 francs. Editeur : imprimerie d'art Saint-Luc, Tournai (Belgique). En vente au Scolasticat universitaire, 14, rue Lestiboudois, Lille. C. c. p. 313-60.

Un des plus grands successeurs de saint Jean-Baptiste de La Salle, le T. H. Fr. Agathon dirigea l'Institut des Frères des Ecoles chrétiennes durant la période la plus tragique de l'histoire de la Congrégation. En suivant sa carrière mouvementée, on aborde bien des problèmes d'éducation, de formation des jeunes religieux et de conduite chrétienne des écoles. Les pages consacrées à la prestation des serments civiques précisent un point important de l'histoire religieuse de l'époque révolutionnaire.

— *Attisez la flamme ! Méditations sur le sacerdoce catholique*, par Louis Weilk, S. J. Traduit par l'abbé Xavier Fessler. — Un vol. 19,5 × 14 cm., 240 pages. Prix : 690 francs. Editions Salvator, Mulhouse.

Le but de ce livre est d'amener le lecteur à méditer la grâce du sacerdoce telle que Dieu l'a vue dans son plan du salut et telle qu'il nous l'a révélée par sa parole. Il étudie successivement le sacerdoce de Jésus-Christ, la mission du sacerdoce d'ordination, l'esprit sacerdotal, les bienfaits du sacerdoce. 79 méditations évoquent les profondeurs de l'amour divin tel qu'il se manifeste au monde par le sacerdoce catholique.

— *Croissant rouge*. Roman saharien, par Herbert Kaufmann. Traduit par R. Virrion. Collection « De toutes rives ». — Un vol. 19 × 14 cm., 256 pages, 19 photos et 5 cartes, sous jaquette illustrée. Prix : 850 francs. Editions Salvator, Mulhouse.

C'est mieux qu'un roman, un récit vécu qui nous introduit au sein du peuple targui. Deux jeunes gens et une jeune fille en sont les protagonistes. Emouvant et instructif, ce livre intéressera les jeunes... et les autres.

— *Les chrétiens face aux techniques*, par Paul Bourgy, O. P. Collection « Etudes sociales », n° 20. — Un vol. 19 × 12,5 cm., 72 pages. Prix : 180 francs. Editeur : La Pensée catholique, Bruxelles.

En trois chapitres, l'auteur étudie : l'incidence du progrès technique sur la vie humaine, le problème du rapport technique-morale, les grandes lignes d'une théologie de la technique. Clair et précis, ce petit livre est abordable à un large public.

— *Chapelles*, par Claude Rozier. (Collection « Claire-Fontaine ».) — Un vol. de 64 pages. Prix : 205 francs, taxes locales comprises. Editions du Seuil, Paris.

Chants pour le temps de Noël ou hymnes pour le temps pascal ont été harmonisés par Claude Rozier pour être chantés à l'unisson ou *a cappella*.

La Documentation Catholique

41e année — T. LVI Numéro 1 304. — 24 mai 1959

A la lumière des enseignements de saint Pie X

Message du Saint-Père au clergé des trois Vénéties

S. S. Jean XXIII a fait parvenir le message suivant aux évêques, aux prêtres et aux séminaristes des trois Vénéties qui s'étaient réunis le 23 avril en la basilique de Saint-Marc de Venise, autour du corps de saint Pie X, exposé du 11 avril au 10 mai à la vénération des fidèles (1) :

CHERS FILS,

A quarante années de sa naissance à la patrie céleste, Pie X est revenu pour quelques jours dans sa terre natale, au champ de son apostolat, au milieu de son peuple humble et généreux, qu'il aima toujours tendrement, même au milieu des travaux et des soucis de la très haute dignité pontificale.

Ce glorieux passage de sa dépouille mortelle, Nous avions désiré qu'il s'accomplît déjà en 1954 ; aussi, en avons-Nous hâté la date dès que Nous fûmes appelé à lui succéder une seconde fois sur la chaire de Pierre. Nous voici devant un triomphe qui a dépassé toutes les prévisions même les plus optimistes. — Quel triomphe ! — C'est tout un peuple qui acclame son enfant et son père, sa gloire la plus éclatante des temps modernes, son illustre Patron, avec une ferveur si intense, qu'elle fait espérer les plus beaux fruits de renouveau intérieur pour un grand nombre d'âmes.

En cet instant, Nous vous contemplons avec les yeux du cœur, chers fils, venus à Saint-Marc avec vos vénérables évêques de tous les points des trois Vénéties. Et avec vous, Nous Nous approchons de l'urne bénie, déposée sous la coupole de la grande basilique dorée, en face de l'autel de l'évangéliste saint Marc, non loin de la Vierge *Nicopeia,* si vénérée, tout près de l'ambon historique, du haut duquel le patriarche Sarto donnait son enseignement solide et clair, avec cette douce éloquence que, Nous-même, à l'âge de quinze ans, eûmes l'occasion de goûter à Bergame, en l'église Sant' Alessandro *in Colonna.*

Il est bien naturel que clergé et peuple, mais les prêtres surtout, se demandent ce que Pie X peut apporter de nouveau à son retour à Venise qu'il a quittée il y a près d'un demi-siècle ; quels utiles enseignements il vient rappeler dans l'intérêt de la vie ecclésiastique, en les adaptant aux circonstances actuelles. La majesté de la mort et la proclamation de sa glorification céleste confèrent une signification spéciale à l'enseignement de ce grand, de cet illustre saint.

Tout en tenant compte des variations de l'âge, variations dont la succession tumultueuse ne fait que répéter les qualités et les défauts de tous les temps — jeunes qui subissent la fascination des nouveautés, au point de paraître parfois un peu présomptueux aux yeux des anciens ; hommes d'âge mûr, tentés de choisir ce qui cadre le mieux avec leurs propres commodités, plutôt qu'avec le bien commun et général, — il n'en est pas moins vrai que les fonctions du prêtre sont toujours nombreuses et graves et s'imposent à l'attention et à la conscience de chacun.

Pie X est revenu au milieu des siens, de ceux qui, en vertu de leur ordination sacrée, sont particulièrement proches de lui, et il leur rappelle trois aspects de la vie sacerdotale, spécialement intéressants à toute époque de l'histoire : sa lumineuse survivance si manifeste, le charme — dont Nous sommes témoin — qu'il exerce sur les âmes et sur les collectivités catholiques du monde entier, Nous font penser à la dignité sacerdotale, à l'amour pour la sainte Eglise, à la sagesse humaine et chrétienne, qui doit caractériser notre manière de vivre à nous qu'on appelle *lumen mundi, sal terrae* (lumière du monde, sel de la terre).

Ce sont là trois éléments absolument primordiaux pour l'édification de notre vie, chers prêtres, pour l'efficacité de votre ministère ; trois avis de ce *Sacerdos magnus Dei excelsi,* de ce prêtre éminent du Très-Haut, devenu l'objet d'un amour populaire si spontané et proposé à l'admiration de tous.

En dehors et au-dessus des anecdotes et des traits de bonhomie qui, répétés et altérés, auraient pu rapetisser sa haute physionomie d'homme, d'ecclésiastique distingué et de pasteur des âmes, Pie X apparaît dans ses lignes caractéristiques, pour ainsi dire les plus sacrées et les plus sévères, tempérées par ce sens de grande compréhension qui se dégageait de son sourire et de sa chaude parole.

(1) Traduction de J. THOMAS-D'HOSTE, d'après le texte italien publié par *l'Osservatore Romano* du 24 avril 1959. Les sous-titres en italique sont de notre rédaction.
Au sujet du transfert du corps de saint Pie X à Venise, on se reportera à l'allocution de S. S. Jean XXIII aux pèlerins de Venise (*D. C.*, n° 1301 du 12 avril 1959, col. 455).

I. — Dignité sacerdotale

L'auteur de *l'Imitation de Jésus-Christ,* dans son livre IV, chapitre v, définit en un trait ineffable la grandeur caractéristique du prêtre en face du ciel et de la terre : « *Grande ministerium et magna dignitas sacerdotum, quibus datum est quod angelis ipsis non est concessum.* »

Ministère de grâce, donc, privilège tout particulier !

Cette dignité est inhérente au fait même de la vocation. Elle est déterminée graduellement par la prise de l'habit clérical, par la tonsure, par l'ascension aux ordres sacrés, par la *missio canonica,* qui est tout un chant de respect et d'amour de la sainte Eglise pour les âmes et de confiance en ses prêtres.

Le Concile de Trente qui, au cours de ses sessions, souligna très fortement la nécessité pour le prêtre d'accomplir à la perfection ses sublimes devoirs, rappelle en termes sévères et incisifs ce que Nous Nous permîmes, à plusieurs reprises, de suggérer, comme une prière, aux séminaristes et aux prêtres de notre chère Venise. Voici les paroles élevées et très graves du Concile de Trente (Sess. XXIII, cap. XVIII) :

« *Sic decet omnino clericos in sortem Domini vocatos ut habitu, gestu, incessu, sermone nihil nisi grave, moderatum ac religione plenum praeseferant.* » Expressions précises et dignes d'être retenues et répétées comme le *Gloria Patri* du bréviaire.

Les exigences des fidèles.

Malgré les variations des goûts et bien que la paroisse soit moins le centre d'intérêt, le peuple chrétien veut encore et toujours un prêtre digne, instruit, aimable, saint.

Malheureusement, la poussière de la mondanité semble tout confondre et tout mêler. Mais l'exigence de la dignité ecclésiastique reste intacte dans l'opinion générale et dans l'intimité la plus secrète des cœurs, même chez les enfants.

S'il est vivant comme du feu et, partant, lumineux, pur, ardent, le prêtre jouit d'une estime totale ; sinon, il compte pour bien peu, même dans la considération de ceux qui, momentanément, ont déserté la pratique religieuse.

L'Encyclique *Haerent animo,* de saint Pie X — publiée il y a cinquante ans, que Nous méditâmes à nouveau, le 18 septembre de l'année dernière, à l'occasion de la célébration du centenaire de son ordination sacerdotale, à Castelfranco, — a jailli du cœur enflammé de Pie X comme une plainte paternelle, pour inciter le clergé diocésain et régulier du monde entier à une vie intérieure plus intense et à la sanctification.

Chers prêtres, si Pie X a pénétré dans la conscience des peuples, s'il continue de l'émouvoir, si l'Eglise enseignante s'inspire encore aujourd'hui de son magistère, c'est parce qu'il a senti, vécu et goûté cette sublime dignité et s'y est conformé sans effort, tout naturellement, dans toutes les circonstances de sa vie, depuis ses débuts comme aumônier auxiliaire, jusqu'à son élévation au Souverain Pontificat.

La primauté de la vie spirituelle.

En premier lieu et à côté de tout autre préoccupation pour de désirables et opportunes adaptations pastorales, et l'emploi de nouvelles méthodes pour gagner les diverses catégories de fidèles, ayez soin principalement de votre âme. Je vous le dis en toute simplicité et familiarité paternelles.

L'âme pure et ardente d'un prêtre est un mystère de lumière, de grâce et d'amour. Les anges du ciel l'admirent et voient en elle le reflet de la majesté divine.

Heureux le prêtre qui accomplit fidèlement les devoirs quotidiens de la prière ; qui aime le recueillement du temple et de la maison ; qui puise la substance vivante de sa prédication dans le Livre saint ; qui, dans ses jugements, dans ses paroles, dans son comportement, se règle sur les exemples de Notre-Seigneur, de sa Sainte Mère et des saints ; qui ne montre pas une confiance excessive dans les ressources humaines.

La sainteté lui étant nécessaire pour le salut de son âme et pour l'efficacité de son apostolat, tout prêtre doit s'approcher avec le plus grand soin du sacrement de la pénitence et utiliser toutes les ressources que l'expérience suggère et que l'Eglise approuve.

« *Si ergo sacerdos omnibus virtutibus fuerit ornatus, tunc est quasi optimum sal, et totus populus de illo conditur, magis vivendo cum quam audiendo. Nam prima doctrina est videre bonum, secunda autem audire.* » (S. Joan. Chrysost. *Homil.* 10 *in Matth. opus imperfectum. P. G.* 33, 685.)

II. — L'Eglise

Les situations changent, mais les difficultés suscitées contre l'Eglise dans l'accomplissement de sa divine mission ne manquent jamais.

A qui s'en étonne, à qui espère trop ingénument en une aube de repos terrestre absolu et de faciles conquêtes, Nous rappelons les pages de sang et de gloire écrites par les martyrs et par les Docteurs, toujours pour la défense et l'honneur du dépôt sacré confié par le Christ à son Eglise.

L'Eglise des temps de Pie X est restée à son poste avec prudence et fierté.

Certains forcèrent la porte, malheureusement ; d'autres réussirent dans des entreprises tapageuses et pénibles. Mais les ombres de la mort ont ensuite recouvert toutes ces clameurs.

Pie X, doux et humble de cœur, ne plia pas devant la violence des puissants de la terre ni devant les mensonges des dialecticiens des diverses écoles. Il a laissé l'exemple remarquable de son courageux amour pour le Livre saint et les sources de la grâce.

A ceux qui le définissaient « un pauvre curé de la campagne vénitienne » et se l'imaginaient pour ainsi dire perdu dans l'immensité des tâches pontificales, il donna la mesure de sa très haute clairvoyance de maître et de pasteur universel, surtout par certains actes les plus marquants de son gouvernement : création de l'Institut biblique ; préparation du Code de droit canonique ; réorganisation des Congrégations romaines ; invitation à la communion fréquente pour les adultes et à la

communion pour les enfants en bas âge, pour la conservation de l'innocence et des bonnes mœurs ; rejet d'expédients purement politiques comme moyen de défense du clergé et des droits inaliénables de la vérité révélée et de la liberté des âmes.

Chers prêtres, la structure intérieure de l'Eglise est une force qui lui vient de sa conviction qu'elle doit demeurer fidèle à la mission que lui a confiée son divin Fondateur, sans crainte de paraître ou d'être jugée parfois sévère et trop prudente.

Cette Eglise, qui n'a besoin de personne, a confiance en tous ses fils.

Comme institution divine, elle représente ce qu'on peut imaginer de plus sûr et de plus certain pour le salut de l'homme, ainsi que dans l'ordre des relations humaines et de l'acheminement vers la solution des problèmes préoccupants, concernant le maintien quotidien de la paix sociale et de la collaboration entre les peuples.

Le Concile. Sa genèse, ses objectifs.

Si l'on s'en rapporte aux pages les plus lumineuses de l'histoire de tous les siècles, on peut bien affirmer que le Concile œcuménique — que Nous avons annoncé en suivant une inspiration dont la spontanéité Nous a frappé comme un coup soudain et imprévu dans l'humilité de notre âme — a fait déjà apparaître, dans l'intimité des milieux épiscopaux et sacerdotaux, le bon propos de chaque ecclésiastique, le désir plus ardent qu'a chaque prêtre d'élargir les domaines de la charité et de rester à son poste, l'esprit éclairé et le cœur agrandi.

Nous prions et faisons des vœux pour que le Concile renouvelle avant tout le spectacle des apôtres rassemblés à Jérusalem, après l'ascension de Jésus au ciel : unanimité de pensée et de prière avec Pierre et autour de Pierre, pasteur des agneaux et des brebis ; offrande d'énergies qui se retrempent et se rénovent dans la recherche de ce qui pourra le mieux répondre aux exigences actuelles de l'apostolat.

La figure de saint Pie X, invoqué lui aussi comme céleste protecteur du Concile œcuménique, se détache des faits et des circonstances qui, en son temps, suscitèrent des jugements inconsidérés et intéressés, et elle rend plus persuasive l'invitation à ne pas chercher des voies étrangères pour le salut de l'homme et pour la défense de ses droits, ni imaginer de faciles divagations susceptibles de remplacer ce qui s'enracine profondément dans l'essence même des institutions les plus solides et a la valeur de l'expérience séculaire. Il s'agit : en Orient tout d'abord, du rapprochement, puis de la parfaite réunion de tant de frères séparés avec l'antique Mère commune, et, en Occident, de la généreuse collaboration pastorale des deux clergés, sous le regard et la direction de l'évêque qui est le pasteur de toutes les brebis.

III. — Sagesse humaine et chrétienne

Le fait que saint Pie X — Nous en fûmes témoin Nous-même — parut, le jour de son couronnement, contrarié par les acclamations

de la foule, indique bien sa mentalité et son caractère.

Il aimait le peuple et était indulgent pour son exubérance ; dans la suite, il s'y adapta de bon cœur. Mais ce front incliné en avant, ce geste lent et bref de la bénédiction, ces yeux rougis par les larmes, ce sourire qui tardait à venir, restèrent dans la mémoire de ceux qui eurent le bonheur d'assister à la cérémonie du 9 août 1903 comme un signe de la discipline intérieure de ce prêtre vénitien, dont la bonhomie fut bientôt comprise dans son exacte signification.

La soutane, signe du vêtement intérieur de la grâce.

En tout, le prêtre doit faire preuve d'un sens de mesure, de bonne grâce, de cordiale courtoisie. Vous Nous comprenez. Les fidèles n'aiment pas vous voir impliqués dans les affaires terrestres, comme si vous deviez tout résoudre dans le temps d'une génération ; et ils n'apprécient pas le prêtre qui se montre trop ardent ou trop partial. Il convient de savoir porter partout et avec une grande dignité la soutane, cet habit noble et distingué, image de la tunique du Christ : *Christus sacerdotum tunica*, signe resplendissant du vêtement intérieur de la grâce (2).

C'est une grande qualité que de savoir se contrôler *in diebus iracundiae*, de manière que les amis trouvent en vous les modérateurs des passions même généreuses ; et que les adversaires, si vous en rencontrez, puissent toujours vous juger comme des hommes d'honneur à toute épreuve.

Le monde subit le charme de la sainteté.

Chers fils, le monde subit encore, subit toujours le charme de la bonté et de la sainteté. Vous en êtes témoins, en ces jours de présence de Pie X à Venise.

Pourquoi le peuple invoque-t-il ce saint ? Pourquoi le cherche-t-il ? Pourquoi l'aime-t-il ? La réponse est facile. Il y eut en lui l'union admirable des dons positifs qui constituent le propre et la caractéristique de chaque classe sociale. Simple, comme le sont les fils de la campagne ; franc et robuste, comme les ouvriers de nos usines ; patient, comme les gens de mer ; mesuré, comme le pasteur du troupeau ; noble et austère, comme les descendants des plus grandes familles ; affable et juste, comme un maître, un magistrat ; bon et généreux, comme on l'imagine et comme sont les saints.

---

(2) On sait que la question du port de la soutane a fait l'objet de nombreux commentaires dans la presse, après la publication du volume des *Activités du Saint-Siège pour l'année* 1958, où il est dit, à propos des activités de la Sacrée Congrégation du Concile : « En raison d'un certain nombre de démarches faites auprès de la Sacrée Congrégation du Concile, au sujet du port de la soutane, une vaste enquête a été entreprise sur la question de la forme de l'habit ecclésiastique, et il a été accordé aux Ordinaires diocésains certaines facultés pour donner des dispenses à ce sujet, dans des cas particuliers, sans que soit modifiée l'obligation de porter la soutane dans l'exercice des pouvoirs d'ordre et de juridiction. » (*N. D. L. R.*)

Nous voulons tous persévérer dans cette recherche et dans cet amour des valeurs humaines et chrétiennes, naturelles et surnaturelles. Et nous supplions le Seigneur de nous faire aspirer toujours plus vers cet équilibre d'énergies et d'enthousiasmes.

Le peuple courra après nous, non pour nous chercher ni pour s'attacher à nous, mais pour aller avec nous à la rencontre du Christ Jésus, « *Pastor et episcopus animarum nostrarum.* » (Cf. *I Pierre*, II, 25.)

La prière pour nos frères persécutés.

O saint Pie, notre patriarche et pontife glorieux et bon, protégez constamment votre clergé vénitien, dont vous restez le plus éclatant *splendor et honor ;* protégez tout le clergé d'Italie, tout le clergé catholique du monde. Soutenez la résistance et le *gaudium de veritate* de milliers et de milliers de nos confrères que la persécution et l'oppression des libertés les plus sacrées, dans des régions vastes et petites, lointaines et proches, soumettent à de très dures épreuves qui font gémir et pleurer l'Eglise du Seigneur.

La parole de Jésus se vérifie pour un grand nombre : « *In mundo pressuram habebitis.* » (*Jean*, XVI, 33.) C'est notre devoir sacré de nous souvenir chaque jour dans nos prières de ces confrères en proie à la souffrance et à une angoisse extrême. Puisse, par votre intercession, ô Pie, notre Pontife, la parole de Jésus se réaliser une autre fois et à jamais : « *Confidite, ego vici mundum.* » (*Jean*, XVI, 33.)

Pleinement confiant que Nos paroles trouveront un prompt et généreux écho en vous, en gage des plus précieuses grâces célestes et de la puissante intercession de saint Pie X, Nous vous donnons de tout cœur à vous, chers fils, et en premier lieu à M. le cardinal patriarche de notre chère Venise, aux archevêques et évêques rassemblés ici, ainsi qu'à tout le clergé diocésain et régulier, et aux séminaristes des trois Vénéties, la Bénédiction apostolique.

Donné à Rome, auprès de Saint-Pierre, le 21 avril 1959, en la première année de Notre Pontificat.

JOANNES PP. XXIII.

La famille chrétienne

Allocution pontificale aux « Equipes Notre-Dame » (3 mai 1959) (1)

Le Saint-Père a adressé le discours suivant aux pèlerins des « Equipes Notre-Dame », conduits par leur fondateur et directeur, M. l'abbé André Caffarel :

CHERS FILS ET CHÈRES FILLES,

Quelle joie pour Nous d'accueillir aujourd'hui vos mille foyers chrétiens qui représentent à Nos yeux tous ceux des « Equipes Notre-Dame », et combien d'autres encore qui aspirent de nos jours à une vie spirituelle profonde !

Après quelque vingt années d'existence, votre Mouvement atteint désormais en plusieurs pays un nombre imposant de foyers, dont les membres sont fermement décidés à être fidèles, avec l'aide de Dieu, aux grâces du sacrement de mariage, à leurs responsabilités d'éducateurs et à leurs tâches apostoliques dans l'Eglise et la cité.

Votre venue, chers pèlerins, Nous apporte joie et réconfort. Dans le monde contemporain, en effet, le mariage et la famille sont, hélas ! trop souvent attaqués de multiples façons ; des principes fondamentaux de la morale naturelle y sont impunément niés ou méprisés ; et combien de foyers chrétiens, peu à peu pénétrés par une ambiance de naturalisme ou d'immoralité latente, en viennent à perdre de vue la grandeur surnaturelle de leur vocation. Comme il est alors important qu'en ce domaine la doctrine catholique, si ferme, si claire, si riche, soit en quelque sorte illustrée et mise à la portée de tous par l'exemple de catholiques fervents qui s'efforcent, dans leur conduite d'époux, de pères et de mères de famille, d'être pleinement fidèles à l'idéal tracé par le Seigneur lui-même !

Comme tous les foyers sans doute, vous connaissez les tentations et les épreuves de l'existence. Et c'est précisément pour parer à ces risques et soutenir votre effort, que vous constituez vos équipes. Vous y trouvez une aide précieuse pour approfondir, avec le conseil d'un prêtre, les exigences de la vie spirituelle et pour résoudre, à la lumière de la foi, les problèmes que les différents âges de la vie posent aux époux et aux parents. Vous y trouvez aussi le réconfort de l'amitié fraternelle et, le cas échéant, la sécurité de l'entraide matérielle : portant ainsi les fardeaux les uns des autres, vous accomplissez généreusement la loi du Christ.

Poursuivez avec confiance et humilité votre effort pour tendre à la perfection chrétienne dans le cadre de votre vie conjugale et familiale. S'il est vrai que l'état de virginité est, de sa nature, supérieur à l'état de mariage, cette affirmation ne s'oppose en rien, vous le savez, à l'invitation adressée à tous les fidèles d'être « parfaits comme le Père céleste est parfait ». L'honneur même, qui est rendu par l'Eglise à la virginité chrétienne, est précieux aux époux ; car la chasteté parfaite des âmes consacrées est un constant rappel de l'idéal d'amour de Dieu qui doit, dans le mariage

(1) Texte français publié par *l'Osservatore Romano* des 4-5 mai 1959.

aussi, animer et soutenir la pratique de la chasteté propre à cet état.

Quelle richesse et quelle espérance pour l'Eglise que la multiplication de foyers chrétiens, dont les époux veulent — selon les termes de votre charte de vie, — que leur amour mutuel, sanctifié par la grâce, purifié par le sacrifice, soit une louange à Dieu, un témoignage rendu devant les hommes à la sainteté du mariage et une réparation des péchés qui se commettent contre elle ! Depuis longtemps, chers fils et chères filles, cette résolution est la vôtre. Vous désirez faire de cette société unique et privilégiée qu'est la famille une véritable cellule d'Eglise, où Dieu soit honoré, notamment par la prière en commun ; où sa sainte loi soit observée, quoi qu'il puisse en coûter parfois ; où s'épanouissent harmonieusement dans la charité ces fruits si précieux du cœur humain que sont l'amour conjugal, l'amour paternel et maternel, l'amour filial et l'amour fraternel.

Dans la pensée de l'Eglise, un foyer vraiment chrétien est le milieu nourricier où la foi des enfants grandit et s'épanouit, et où ils apprennent à devenir non seulement des hommes, mais des fils de Dieu. Ces enfants, chers pères et mères de famille ici assemblés, vous avez voulu, à l'occasion de ce pèlerinage, Nous exprimer votre résolution de les offrir généreusement à Dieu, s'il les appelait un jour à son service. Dans un respect absolu de la vocation personnelle de chacun d'eux, vous attestez que ce serait pour vous un honneur et un bonheur de donner à l'Eglise les prêtres, les religieux, les religieuses dont elle a tant besoin aujourd'hui pour répondre à l'appel des âmes. Votre geste Nous touche profondément et Nous vous remercions de grand cœur, souhaitant que votre attitude de foi soit un exemple pour de nombreux parents chrétiens. Autant en effet serait périlleuse toute pression abusive à cet égard, autant en revanche est précieuse, et parfois irremplaçable, la délicatesse vigilante avec laquelle un père et une mère collaborent en quelque sorte avec Dieu et l'Eglise pour favoriser, dans l'âme de l'enfant, l'éclosion et la croissance de cette fleur fragile de la vocation.

Votre mission d'époux et de parents chrétiens déborde le cadre restreint de la famille. Protéger l'intimité du foyer n'est pas le refermer stérilement sur lui-même. La charité se parfait dans le don de soi-même, et c'est en se consacrant aux tâches qui lui incombent dans l'Eglise et dans la cité que votre foyer trouvera son plein épanouissement chrétien.

Autrefois, et encore aujourd'hui en maints pays, on comptait volontiers la population d'un village par le nombre de ses foyers ou de ses « feux » : c'était reconnaître dans la famille la cellule active de la société civile. Vous vous devez de montrer par votre attitude que telle est bien votre conviction. Mais surtout, que votre Mouvement aide de plus en plus ses membres à découvrir et à assumer leurs responsabilités apostoliques. En étant accueillant, fraternel, ouvert aux besoins d'autrui, un foyer fait déjà un authentique apostolat par son exemple et le rayonnement de sa charité. Mais Nous aimons savoir qu'en outre les membres des « Equipes Notre-Dame », animés d'un esprit missionnaire, participent nombreux à la vie de l'Action catholique et aux œuvres diverses approuvées par la hiérarchie. De grand cœur, Nous encourageons cette orientation du Mouvement, sans laquelle celui-ci n'atteindrait pas pleinement la fin qu'il se propose : la formation de vrais foyers chrétiens.

En terminant, chers fils et chères filles, il Nous plaît de relever le fait que vous vous êtes placés sous le patronage de Notre Dame. C'est par elle que vous voulez aller à Dieu. Qu'elle garde tous vos foyers dans la pureté et dans la charité ! Qu'elle les porte à l'imitation de la divine Famille de Nazareth, que Notre Prédécesseur Léon XIII présentait aux familles chrétiennes comme le modèle parfait et achevé de toutes les vertus domestiques !

A vous tous, chers pèlerins des « Equipes Notre-Dame », à tous les membres de votre Mouvement, à vos aumôniers et en premier lieu à celui qui fut le promoteur et demeure l'infatigable animateur de ce Mouvement de formation spirituelle des foyers, Nous accordons de grand cœur, en gage des grâces divines les plus abondantes, Notre très paternelle Bénédiction apostolique.

— *Le seigneur de Jéricho*, par Edmond Nicolas, traduit du hollandais par A. et J.-R. Mengadurque. — Un vol. 14 × 19 cm., de 336 pages. Prix : 870 francs. Editions du Centurion, Maison de la Bonne Presse, Paris.

Ce best-seller hollandais paru sous ce titre : *Der heer van Jericho*, accumule, dans un récit savoureux, humour et aventures autour d'un personnage original et pittoresque, Louis de Hautetaille. Les traducteurs ont respecté des expressions de l'écrivain néerlandais qui pourront surprendre le lecteur français, sans doute pour garder au dialogue sa spontanéité. Mais toute cette fantaisie s'accompagne de jugements sur notre temps qui méritent attention.

— *La prière de l'Eglise. Le Bréviaire romain*, par le chanoine Bernard Piault, directeur au Grand Séminaire de Sens. Lettre-préface par Dom J.-Denis Huerre, abbé de La Pierre-qui-Vire. — Un vol. 19,5 × 14,5 cm., 298 pages. Prix : 1 200 francs. Editions Spès, Paris.

Deux parties dans ce livre : 1° *La prière*. Pourquoi prier ; Quand on prie ; Comment agit la prière ; La prière de l'Eglise. 2° *Le Bréviaire romain*. Avant qu'il y eût l'Office divin ; Formation du temps liturgique ; Histoire du Bréviaire ; La sanctification du temps par le Bréviaire ; Les rubriques du Bréviaire, ces titres disent assez l'intérêt de ces pages pour le clergé et les fidèles. Elles aideront à mieux prier, à connaître et à servir Dieu, à mieux l'aimer. Cette belle étude de spiritualité liturgique est appelée à devenir classique.

— *Annuaire-Agenda catholique*, dix-neuvième année. Un vol. de 320 pages, cartonné, 16 × 21 cm. Prix : 500 francs. P. Lethielleux, éditeur, Paris.

Ce bon instrument de travail, avec ses nombreux renseignements et adresses, comprend un *Annuaire* : « Rome et administration de l'Eglise » ; « Episcopat français avec adresses des principaux services » ; la liste des vicariats et préfectures apostoliques de la France d'outre-mer ; une mise à jour de la liste des communautés religieuses, etc., et de la liste des œuvres, parue précédemment ; un *Agenda* ou livre d'annonces paroissiales : une semaine sur deux pages ; une liste des fournisseurs des organisations et collectivités catholiques.

L'efficacité et le développement de la coopération missionnaire

Allocution de S. S. Jean XXIII (26 avril 1959)

En recevant en audience les zélatrices des œuvres pontificales missionnaires d'Italie qui tenaient leur Congrès à Rome, Sa Sainteté leur a adressé l'allocution suivante (1) :

La visite que Nous recevons aujourd'hui d'une si large représentation des zélatrices missionnaires d'Italie remplit Notre âme d'émotion et d'espoir.

D'émotion, tout d'abord, chères filles. Votre présence réveille en Nous, en effet, une multitude de souvenirs lointains, mais vivants et très doux, en Nous rappelant cette période, si riche de grâces, où Nous fûmes appelé à assumer la charge de premier président de l'Œuvre de la Propagation de la Foi en Italie, motif bien grand pour Nous de Nous écrier avec reconnaissance : « *Quid retribuam Domino pro omnibus quae retribuit mihi.* » (*Ps.* CXV, 3.)

En même temps, c'est le cœur plein d'espoir que Nous vous accueillons. Votre visite et le Congrès national que vous avez tenu ici, à Rome, sont pour Nous la preuve de la vitalité de votre apostolat et le gage d'une nouvelle période de travail toujours plus éclairé et plus actif. Merci, chères filles, pour le bien considérable qui s'accomplit par vos soins au service de l'Eglise et des âmes.

Mais votre présence Nous est surtout agréable parce qu'elle Nous offre l'occasion de Nous entretenir avec vous sur un sujet — la coopération missionnaire — qui forme l'un des problèmes les plus préoccupants et les plus chers de Notre ministère apostolique. Que de fois, chères filles, Nous vous avons encouragées à ce propos ! Comment ne pas le faire à présent que Dieu Nous a choisi pour représenter ici-bas le divin Sauveur et a déposé dans notre âme le sentiment ardent de la paternité universelle, « la sollicitude de toutes les Eglises » ?

UNE ŒUVRE TOUJOURS URGENTE ET IMPÉRIEUSE

Ce que Nous vous demandons et ce dont votre présence est pour Nous la garantie, c'est que vous soyez intimement convaincues de l'importance de votre travail, aujourd'hui pour ainsi dire anxieusement réclamé par l'Eglise. Assurément, c'est un bien grand motif de réconfort que le progrès réalisé par les Missions en ces derniers temps. Il ne faut pas oublier, cependant, que jamais peut-être autant qu'à l'heure actuelle la collaboration à l'œuvre des missionnaires n'est apparue aussi urgente et aussi impérieuse. Il suffit de voir quels changements sont survenus dans l'aspect du monde missionnaire au cours de ces dernières décennies. Que de difficultés et que de problèmes nouveaux à résoudre ! Que de motifs d'inquiétude, même dans les pays où les missions enregistrent depuis des années de notables progrès ! Que de régions traversent des heures tragiques et décisives ! Et même là où les campagnes se couvrent déjà de moissons jaunissantes (*Jean*, IV, 35) et où la faux est déjà au travail, combien souvent la pénurie d'ouvriers ou de ressources n'est-elle pas, hélas ! le pain presque quotidien de l'apôtre du Christ !

LA COLLABORATION SPIRITUELLE COMPTE PLUS QUE L'AIDE MATÉRIELLE

Nous savons bien, chères filles, que votre action, dans ce domaine de la collaboration missionnaire, s'effectue constant et silencieux, tenace et prudent, et mérite plutôt des louanges que des encouragements. En font foi les consolants résultats obtenus par vous et les dons offerts qui, ainsi que Nous le révèlent les statistiques, sont chaque année plus nombreux. Mais ce que Nous apprécions le plus, c'est de voir combien vous tient à cœur la coopération spirituelle à la cause des missions. Nous insistons sur ce point d'une importance capitale, afin que chacune d'entre vous, non seulement n'oublie pas, mais encore ait continuellement présente à l'esprit la clé du succès dans votre activité efficace pour soutenir l'apostolat des missionnaires. Parmi maints chrétiens est répandue l'idée erronée que la coopération missionnaire consiste uniquement en une simple offrande de moyens ou de secours matériels. Le problème missionnaire est ainsi rabaissé au niveau d'un problème humain quelconque, alors qu'il est un problème essentiellement surnaturel et que les concours matériels, quelque nécessaires qu'ils soient, ne constituent ni la principale ni l'unique forme de coopération. Ce qui, au contraire, compte le plus, c'est l'amour pour les âmes, la prière pour leur salut, et surtout la souffrance inspirée de la charité. Ah ! s'ils pouvaient s'enrôler sous les étendards de l'apostolat missionnaire tous les chrétiens qui souffrent dans les hôpitaux, dans les sanatoriums, dans les hospices ; si l'on pouvait faire de ces lieux autant de centres de recrutement mystique de l'armée missionnaire ; si l'on pouvait persuader tous ces malades qu'ils doivent donner leurs peines, acceptées avec amour des mains de Dieu, pour les Missions, quels triomphes remporterait l'Eglise !

LES MISSIONS NE NUISENT PAS A LA DÉFENSE DU MONDE CHRÉTIEN

Mais votre œuvre, chères filles, si elle est précieuse pour la diffusion de la foi en terre de Mission, ne s'avère pas moins efficace pour la sauvegarde de la vie chrétienne dans vos diocèses et dans vos paroisses. Malheureusement, la préoccupation que cause l'avenir religieux de nos pays a ralenti chez beaucoup l'élan pour la conversion des infidèles, si tant est qu'elle n'a pas fait penser que les secours envoyés aux missionnaires sont autant d'énergies et de moyens soustraits pour conserver la foi dans les pays catholiques. Ceux-là ne s'aperçoivent pas que l'idéal missionnaire est, au contraire, l'école la plus efficace pour former les âmes à cet amour sincère de l'Eglise et à cet esprit vraiment catholique, qui doivent

---

(1) Traduction de J. THOMAS-D'HOSTE, d'après le texte italien de *l'Osservatore Romano* du 30 avril 1959. — Les sous-titres sont de *la D. C.*

riller dans un apôtre digne de ce nom. Entre le monde missionnaire et le monde chrétien à défendre, il n'existe ni incompatibilité ni antagonisme ; ce sont deux faits qui se complètent et se renforcent mutuellement. Nous disons même qu'offrir des prières, des sacrifices et des moyens pour apporter la lumière du Christ à ceux qui ne le connaissent pas encore, signifie infuser une nouvelle sève de vie aux diocèses d'antique tradition chrétienne et sauver peut-être tant de paroisses qui languissent dans la misère. Dans ce sens, notre grand Prédécesseur Pie XI affirmait que « la paroisse, qui néglige l'action missionnaire, néglige l'œuvre la plus catholique des catholiques, la plus apostolique des œuvres apostoliques ».

Chères filles, persévérez dans votre travail, sans répit, « *cordo magno et animo volenti* ». De cette manière, il vous sera donné à vous aussi de goûter la joie ineffable qui inonde le prêtre ou la Sœur missionnaire quand, le soir de journées fatigantes, ils tombent exténués, mais pleins de joie, parce qu'ils ont donné aux âmes un peu d'amour et à Dieu une plus grande gloire. Bien plus, après avoir tout sacrifié pour la cause des Missions, vous vous apercevrez finalement que ce que vous avez reçu l'emporte sur ce que vous avez donné. Le baume de la charité est, en effet, comme le nard oriental vanté par la Sainte Ecriture : son parfum imprègne les mains et toute la personne de celui qui le touche. Aussi, Jésus disait-il qu' « il vaut mieux donner que de recevoir ». (*Act.*, XX, 35.)

Chères filles, dans ces sentiments Nous formulons volontiers des vœux pour la nouvelle période de travail qui s'ouvre devant vous ; et dans le doux espoir que toutes vos activités continueront de prospérer, Nous prions Dieu de maintenir intégralement et allégrement votre esprit, en donnant à chacune de vous une haute conscience de cette sublime mission.

Avec ces sentiments, et comme prélude et gage des plus abondantes grâces, Nous vous donnons à vous, à vos familles, à vos dirigeants et à toutes les œuvres pour lesquelles vous priez, travaillez et souffrez, Notre paternelle Bénédiction apostolique.

Le Saint-Père, à l'occasion de la fête de saint Joseph artisan, a adressé un important discours, le 1er mai, aux milliers de pèlerins de l'A. C. L. I. (Association chrétienne des travailleurs italiens), que nous publierons prochainement.

Pour vous qui souffrez

Discours de S. Em. le cardinal Montini aux travailleurs milanais à l'occasion de Pâques

S. Em. le cardinal Montini, durant la semaine sainte, s'est adressé, à plusieurs reprises, à des groupes nombreux d'ouvriers et d'ouvrières de la banlieue industrielle de Milan pendant le repos de midi. Voici le discours qu'il a prononcé devant les ouvriers de la « zone romaine » (1) :

Je vais vous dire, tout d'abord, pourquoi je suis venu ici. Je suis venu pour vous souhaiter une bonne fête de Pâques et vous exprimer mon désir de la fêter spirituellement avec vous aussi ; pour me sentir uni à vous, à vos âmes, à vos prières, à vos familles, afin que cette célébration si belle et si sainte puisse être encore plus belle, plus grande, plus sanctifiée par vous, par vos prêtres, par moi.

Vous me demanderez : « Et pourquoi précisément chez nous et pas chez d'autres ? » Parce que je me suis dit : « Je veux, cette année, aller saluer quelques groupes de travailleurs. Je veux faire la pâque avec eux, dans la mesure où la chose m'est possible. »

Il me semble qu'il y a une double raison de parler de Pâques aux travailleurs. Mais savez-vous ce que veut dire le mot pâque ? Il veut dire qu'il faut nous souvenir des faits qui nous parlent de la Passion du Christ crucifié, mort sur la croix, puis ressuscité. C'est le drame de la mort et de la vie du Seigneur. C'est de ce drame que provient notre salut. Nous l'évoquons et le renouvelons en célébrant la fête de Pâques.

Je vous disais que vous, comme travailleurs, vous avez des raisons spéciales de la célébrer. La première est négative. Que voyons-nous dans le monde du travail aujourd'hui ? Nous constatons une certaine indifférence pour les choses de la religion. Nombreux sont ceux qui pensent : « Et puis, tout cela est-il vrai ? », tandis que d'autres disent : « A quoi bon ! Que je fasse ou non mes pâques, je n'en serai pas plus riche. » D'autres, enfin : « Que m'importe la religion ! J'ai mon travail ; c'est ma vie, et tout le reste ne me regarde pas. » C'est-à-dire qu'on observe aujourd'hui une vague d'irréligiosité qui déferle tout spécialement sur le monde du travail.

Dans d'autres secteurs : secteur des études, secteur des industries, on constate des phénomènes divers. Dans le vôtre, c'est un phénomène négatif. Vous entendrez, vous aussi, certaines gens dire : « Jusqu'à présent, j'allais à l'église, mais maintenant, je peux bien m'en passer. » On va même jusqu'à propager une mentalité irréligieuse contre Dieu et contre tout ce qui touche à l'âme, à la vie spirituelle, à la prière, à l'Eglise, etc.

Nous comprenons votre situation

Alors, me suis-je dit, et tous ceux qui vous aiment pensent de même, il faut que nous nous rapprochions de ce monde qui s'écarte et se détache de nous. Nous devons, en effet, expliquer qu'il existe, au contraire, une autre raison à considérer et c'est pour vous en parler que je suis venu ce matin. Cette autre raison est positive : vous pouvez célébrer Pâques mieux que les autres, car il existe,

---

(1) *Il Giornale dei lavoratori*, 1er avril 1959. Traduction de J. Thomas-d'Hoste.

pour ainsi dire, un rapport spécial entre ce que le Christ a accompli et ce que vous faites justement comme travailleurs. Qu'a fait le Christ ? Je le dis en un seul mot : le Christ a souffert pour les autres, le Christ a souffert pour nous. C'est la Rédemption. Eh bien ! que faites-vous ? Précisément parce que vous composez et représentez le monde du travail, vous représentez cette immense couche de l'humanité qui pâtit, qui souffre, qui est dans la peine. Et je suis venu avant tout pour vous dire : « Voyez, nous comprenons votre situation. »

De nos jours, le travail n'est pas aussi pénible, aussi difficile que naguère. Aujourd'hui, il y a plus de lois, plus de défense, plus d'horaires, etc. Mais le fait que c'est le travail, spécialement le travail manuel, il reste encore un travail pesant, plein d'incommodités.

Le matin, quand je me rends là où m'appelle mon ministère, je vous vois monter dans les tramways, courir sous la pluie, faire de longs trajets, descendre de ces tramways, et je me dis : « Quelle fatigue, vraiment ! Et tous les jours c'est la même chose : qu'il pleuve, qu'il fasse soleil, qu'on veuille se reposer, pas de changement ! Toujours la même fièvre, la même contrainte de l'emploi et du devoir ; tout cela n'est pas une petite chose, même si la paye est suffisante. C'est une fatigue qui marque profondément la vie et la chair de la classe laborieuse. Par ailleurs, je suis bien content si votre salaire est suffisant et amélioré. Mais est-il vraiment et toujours suffisant ? Je devrais demander aux mères de famille si elles sont satisfaites de la paye qu'apportent leurs maris à la maison et si vous êtes réellement devenus des gens riches parce que vous avez un salaire équitable... Car, même si la rétribution du monde ouvrier est améliorée, elle reste toujours à un niveau modeste. Vous savez bien ce que veut dire créer un foyer ; vous savez bien, vous, jeunes filles qui devez vous marier, ce que veut dire avoir quatre sous de côté pour l'achat du trousseau, des meubles, le payement du loyer, etc.

Convergence vers le Christ

Vous êtes dans une condition pénible, pour ne pas dire pis encore ; et je vois ici tant de figures d'ouvriers pour qui le travail exige aussi des muscles robustes, car il s'effectue dans des usines où l'on respire un air lourd, où l'on se livre à des occupations parfois dangereuses. Quand je vois des jeunes gens, des adolescents marcher le long de corniches ou sur des échafaudages, je me dis tout pensif : « Quel risque ! Le patron ne pourrait-il pas faire quelque chose ? Les ingénieurs ne pourraient-ils pas descendre dans les mines ? etc. » Mes enfants, vous êtes encore des gens qui souffrent, qui pâtissent. Remercions Dieu de ce qu'un progrès social ait été réalisé en ce qui concerne l'amélioration et l'allègement de ces conditions. Mais il y a et il y aura toujours quelqu'un qui souffre. Le Christ souffre, et vous aussi vous souffrez.

Autre chose : le Christ a souffert pour les autres, pour nous sauver. Et vous, pour qui souffrez-vous ? Je sais que vous souffrez de l'insuffisance de votre paye, et par conséquent des besoins de votre famille, de votre manque de bien-être. Mais vous avez compris, en ces années d'évolution sociale, que vous souffrez pour les autres, que vous supportez un joug pour le bien de la société, car tout le monde ne serait pas capable de faire ce que vous faites, et vous le faites pour les autres, tout au moins pour vos jeunes enfants non aptes au travail ; pour les vieillards et pour les malades qui ne peuvent plus travailler ; vous souffrez donc pour les autres.

Vous ne voyez pas, mes enfants, qu'il y a une certaine uniformité, pour ainsi dire, deux lignes parallèles : le Christ a souffert pour nous, vous souffrez pour les autres ; vous êtes donc sur le même plan que le Christ. Et alors, je suis venu vous demander : « Pourquoi, au lieu de tracer deux lignes parallèles, qui ne se rencontrent pas et ne se connaissent pas (votre ligne dit même : « Je ne sais que faire de la vie religieuse »), ne vous souciez-vous pas de savoir si ces deux lignes ne peuvent pas être convergentes, c'est-à-dire, si vous ne pouvez pas ennoblir, élever, sanctifier votre condition de gens, qui peinent et qui souffrent pour les autres, pour une fin supérieure et non seulement pour une rétribution économique, non seulement parce qu'on ne peut faire autrement, mais encore par amour, comme le Christ a souffert par amour. Ne pouvez-vous pas conformer votre vie de fatigue à ce magnifique et sublime idéal religieux, qui unit votre vie, non pas simplement à la vie des machines et des instruments de labeur, mais encore à celle qui a racheté le monde et l'a libéré ainsi de toutes les servitudes humaines, économiques et temporelles, et a assigné à la vie humaine un programme et une fin surnaturelle et éternelle ?

Ne pouvez-vous pas, chers fils, être les amis du Christ crucifié et du Christ rédempteur ? Ne pourriez-vous pas, veux-je dire, collaborer avec le Christ à la rédemption ? Vous êtes les candidats à cette rédemption, vous pouvez facilement devenir les amis du Crucifié ; vous pouvez devenir réellement les hérauts de la libération et de la spiritualité du monde, et ne me dites pas que je vous parle de choses que vous ne comprenez pas.

Vous comprenez très bien que lorsque le monde profane, celui-là précisément qui est en train de vous dérober votre foi et votre dignité, vous dit : « Que le niveau économique te suffise ! » il vous a humiliés, mes enfants ; il a inscrit un signe sur vos têtes en disant : « Courbez-vous sous ce niveau, ne vous élevez pas plus haut ». Je vous dis, au contraire, que vous êtes des chrétiens, que vous, fils du travail, vous êtes des fils de Dieu, que vous qui portez les stigmates de la fatigue et de la douleur dans votre chair et dans votre vie, vous avez une dignité que tous doivent respecter, surtout les puissants, surtout ceux qui, par chance ou par suite de leur propre richesse, sont dispensés de venir à vos côtés pour porter la même croix, supporter la même fatigue.

Nous devons tous vous être reconnaissants, chers fils du travail, parce que vous travaillez pour nous, pour notre patrie, pour le bien-

tre social, pour nos enfants, pour nos amilles. Nous vous reconnaissons une ignité, non pas seulement humaine, mais hrétienne ; nous savons que votre fatigue eut être, certes, payée avec l'argent de la uinzaine, mais qu'elle a quelque chose que le monde ne peut payer ; elle a, comme disent es économistes, une plus-value et, comme ous sommes en droit de l'affirmer nous ussi, hommes de la religion, une plus-value, 'est-à-dire un mérite qui doit être rétribué u dernier jour, au-delà de notre misérable ie.

C'est pourquoi je vous dis : célébrez bien la ête de Pâques ; unissez-vous au Christ, qui st votre ami et votre frère, et comprenez ue, en vous unissant au Christ crucifié, au hrist sauveur, vous élevez considérablement, vant tout, le niveau de votre dignité, vous levez vos pensées (chaque fois que la rancœur, la colère, la haine, le malaise vous assaillent). Je viens, au contraire, vous annoncer, au nom du Christ, la paix, et vous dire que si vous souffrez, vous ne souffrez pas en vain ; que vos larmes, vos fatigues, vos incertitudes, vos souffrances ne sont pas inutiles ; elles servent au bien de vos âmes, de vos familles ; elles servent à ce monde si égoïste, qui a besoin de quelqu'un qui l'aime et souffre pour lui ; elles servent — si vous le voulez — pour la rédemption du monde. Unissez-vous au Christ crucifié et vous sentirez alors que vous serez élevés avec lui, sans être cependant libérés tout de suite de vos peines, mais que vos peines deviendront le prix auquel vos âmes, le monde et surtout — je le souhaite de tout cœur — votre classe laborieuse seront rachetés.

Ainsi soit-il.

La cinquième Rencontre nationale de l'A. C. O.

(Issy-les-Moulineaux, 24-26 avril 1959)

L'allocution de S. Exc. Mgr Guerry

La cinquième rencontre nationale de l'Action atholique ouvrière, qui a réuni pendant trois ours huit cents délégués venus de quatre-vingtix départements, a fait prendre conscience u grand rôle que joue désormais cette orgaisation dans l'œuvre d'évangélisation du monde ouvrier. Nous donnons ici quelques-uns es principaux actes de ce rassemblement, et out d'abord l'allocution très remarquée qui fut rononcée par S. Exc. Mgr Guerry, archevêque e Cambrai et président de la Commission piscopale du monde ouvrier, le dimanche 6 avril. Elle a pour titre : « L'A. C. O. en face es problèmes nouveaux que pose sa croisance. » (1)

L'A. C. O. compte en 1959 neuf années 'existence.

Lorsqu'on évoque les débuts modestes, les remières réunions avec quelques militants de a région parisienne et que l'on contemple ette magnifique assemblée de huit cents déléués représentant vingt mille ouvriers de toutes es régions industrielles de la France, on ne eut s'empêcher de penser que l'apparition e l'A. C. O. constitue, dans la vie apostolique e l'Eglise en France, un événement histoique d'un retentissement considérable et que 'A. C. O. porte en elle une immense espérance our l'évangélisation du monde ouvrier.

S'il est douloureusement vrai que, dans son nsemble, le monde ouvrier demeure encore oupé de l'Eglise, il n'est désormais plus posible de prétendre que l'Eglise est absente du monde ouvrier, car, chers amis, vous apparenez à ce monde ouvrier : or, vous êtes 'Eglise, vous représentez l'Eglise, vous la endez présente dans les milieux ouvriers, et ous représentez le monde ouvrier dans l'Eglise par votre mouvement apostolique, auquel elle a confié la mission d'évangéliser les masses populaires. L'A. C. O. n'est pas, comme le disent certains de ceux qui ne l'ont pas comprise, un simple mouvement spirituel désincarné : elle est un mouvement apostolique — ce qui est tout autre chose — profondément engagé dans toute la réalité sociale de la vie ouvrière.

Parce que mouvement apostolique, elle suscite, forme, anime, soutient dans leurs engagements des milliers et des milliers d'apôtres du Christ, ardents, courageux, convaincus, fiers de leur foi, capables de la défendre, de lutter et de souffrir pour elle, brûlants du désir missionnaire de porter le message évangélique de vérité et d'amour à tous leurs frères humains, qui ne l'ont pas encore reçu, des apôtres résolus à incarner toute leur vie de foi, d'espérance, d'amour dans toute leur vie humaine, familiale, professionnelle, politique et sociale.

⁂

Mais la croissance même de l'A. C. O. pose des problèmes nouveaux. D'une part, parce qu'elle est devenue une force, il importe de veiller à sauvegarder son indépendance à l'égard d'organisations temporelles, qui pourraient être tentées, inconsciemment, d'utiliser à leur profit le dynamisme de l'A. C. O. D'autre part, parce qu'elle comprend des militants fortement engagés dans la vie politique, syndicale, familiale, il est nécessaire de bien préciser son caractère propre de mouvement apostolique d'Eglise vis-à-vis de tous autres mouvements de l'ordre temporel.

Il existe un moyen très sûr de maintenir l'authenticité de l'A. C. O. à travers les phases de son développement historique. C'est de revenir sans cesse aux sources de ses origines et de tenir fortement les trois grands caractères qui ont été précisés dès le début et qui

(1) *La Quinzaine diocésaine de Cambrai*, 3 mai 1959.

donnent au mouvement sa physionomie propre, assurent son indépendance et sa transcendance par rapport aux organisations temporelles : 1° le regroupement ; 2° l'animation spirituelle ; 3° l'évangélisation.

I. — LE REGROUPEMENT

Qu'est-ce que le regroupement ? C'est le rassemblement — au plan supérieur de l'unité de la foi, de l'espérance chrétienne, de la charité, de la fidélité à l'Eglise — des militants chrétiens du monde ouvrier, qui sont diversement engagés au plan temporel dans des mouvements ou des organisations de l'ordre familial ou politique ou syndical ou social au sens large.

Pourquoi ce regroupement ? Pour porter, au sein du monde ouvrier, le témoignage de l'unité des chrétiens dans le Christ et l'Eglise.

L'importance de ce témoignage de l'unité a été mise en lumière par le Christ lui-même en une circonstance singulièrement émouvante. C'était au soir du Jeudi saint, à la veille de sa mort. Autour de l'Eucharistie, qu'il instituait ce soir-là pour qu'elle soit, par sa présence réelle d'Homme-Dieu à travers les générations, le signe de l'unité des chrétiens, le centre et la source de l'unité, Jésus-Christ se leva et, devant ses apôtres bouleversés, il adressa à son Père sa prière suprême : « Père, qu'ils soient tous *un*... », puis une deuxième fois : « Qu'ils soient *un* comme toi, Père, et moi nous sommes un... », chose inouïe, d'une unité qui prendra son modèle dans l'unité divine ! Enfin, une troisième fois : « Père, qu'ils soient *parfaitement un*... », écoutez bien : « *Afin que* le monde croie... », « *afin que* le monde sache que tu m'as envoyé et que je les ai aimés comme tu m'as aimé. » (*Jean*, XVII, 21-24.)

Vous avez bien entendu. C'est le Christ qui parle : il nous livre son testament, ses volontés dernières au moment où il va mourir. Ces volontés, son dessein suprême, c'est *l'unité des chrétiens* en lui, dans son Eglise.

Et quelle valeur le Christ lui-même a-t-il attachée à ce témoignage d'unité porté par les chrétiens, quelle efficacité en attend-il ? « *Afin que* le monde croie », afin que les hommes découvrent que le Christ est vraiment Dieu et qu'il les aime.

Ainsi donc le monde croira, les hommes se convertiront lorsqu'ils auront sous les yeux le témoignage de chrétiens qui s'aiment entre eux et qui sont unis, le témoignage vivant d'une communauté fraternelle, soudée dans l'amour du Christ.

Mais comment le Seigneur a-t-il pu attribuer à ce témoignage d'unité des chrétiens une efficacité telle qu'il est capable de provoquer la conversion du monde ?

C'est que ce témoignage est *comme une sorte de miracle moral, qui fait choc.* Pourquoi ? Parce que l'égoïsme, l'individualisme sont le fond de la nature humaine pécheresse..., parce que ça coûte de renoncer à des idées personnelles pour entrer dans celles des autres — ça coûte d'écouter les autres, de faire effort pour les comprendre, pour s'ouvrir à eux, — ça coûte de dominer les réactions de la nature pour accepter que les autres soient différents de nous, qu'ils n'aient pas le même tempérament, le même caractère, les mêmes options politiques ou syndicales, les mêmes jugements sur les événements... Toute cette vie avec les autres pour aller jusqu'à l'unité — là où l'unité est possible et nécessaire — exige un grand dépouillement, une générosité, un amour qui ne peuvent s'expliquer que par l'action puissante d'une force supérieure à la nature humaine : cette force, c'est la grâce du Christ, c'est l'amour du Christ... ; c'est lui qui nous fait aimer les autres et dépasser les horizons bornés de notre égoïsme.

Voilà pourquoi le témoignage de l'unité des chrétiens dans le Christ est capable de placer ceux qui le voient en face d'un vrai mystère, d'une présence mystérieuse, de leur faire désirer de connaître cette religion inspiratrice d'un tel dévouement et d'une si belle noblesse d'âme.

Conséquences de l'abandon du regroupement.

Or, il arrive ici ou là qu'avec le temps on ne perçoive plus clairement les bienfaits du regroupement. On préfère se réunir entre camarades d'une même tendance, entre adhérents d'un même parti politique ou d'un même syndicat. C'est plus facile, plus agréable à la nature.

Mais il faut bien voir les conséquences de cette position.

D'abord, le premier caractère de l'A. C. O., le regroupement, se trouve méconnu, sacrifié. L'A. C. O. ne présente plus alors à ses membres et à ceux qui la regardent du dehors son visage authentique d'unité. Ce n'est plus l'A. C. O.

De plus, on en arrive alors très vite à un « blocage », à une confusion entre l'A. C. O. et le parti politique ou le groupement syndical. Lorsque les membres de l'A. C. O., étant en même temps membres d'un seul parti ou d'un seul syndicat ou d'un seul mouvement populaire, agiront au plan temporel, s'engageront dans une action politique ou syndicale, y prendront une position périlleuse, on dira : « C'est l'A. C. O. » C'est l'A. C. O. qui se trouvera ainsi compromise par la faute même de ses membres qui n'auront pas su respecter à temps l'indépendance du mouvement apostolique à l'égard des organisations temporelles.

Voilà pourquoi, en évitant le blocage et la confusion, le regroupement sauve l'indépendance de l'A. C. O.

II. — L'ANIMATION SPIRITUELLE

Qu'est-ce que l'animation spirituelle des militants ? C'est un courant de vie spirituelle intense que le mouvement de l'A. C. O. s'efforce de faire passer dans les âmes et les consciences des militants ; un courant de vie de foi, d'espérance et de charité sous le souffle de l'Esprit-Saint, afin de les aider à devenir progressivement plus semblables à Jésus-

Christ, leur divin Maître et modèle, à se pénétrer de l'esprit de l'Evangile pour en imprégner tous leurs jugements, leurs réactions devant les événements, leur conduite dans toute leur vie personnelle, familiale, politique et sociale.

Combien cette animation spirituelle vous est *nécessaire,* chers militants, vous le vérifiez chaque jour par votre propre expérience. Dans un monde matérialisé, où règne l'injustice, il faut beaucoup de courage à ceux qui luttent pour faire avancer la justice. Dans un milieu où l'on pense que la religion produit l'aliénation de l'homme et où l'on s'imagine que la foi en Dieu et l'au-delà détournent des tâches urgentes de la construction de la cité terrestre, il faut une force d'âme intrépide pour affirmer publiquement sa foi et se montrer les témoins indéfectibles de l'espérance chrétienne. Dans une société où l'argent est roi, l'égoïsme souverain, le profit tout-puissant, l'ambition et la jouissance maîtresses, il faut au cœur un amour supérieur pour continuer à être, malgré toutes les incompréhensions et les critiques, les apôtres fidèles de la charité du Christ.

A certaines heures, on sera tenté de se décourager : on ressentira la lassitude de la lutte, les épuisements d'une tension continuelle, celle du chrétien dans le monde d'aujourd'hui... On sera tout prêt d'écouter la voix insidieuse du tentateur : « Tu es bien bête de te donner tant de mal pour les autres... ; rentre chez toi, reprends tes pantoufles, laisse donc tes camarades se débrouiller tout seuls : ils n'auront aucune reconnaissance pour toi et tout ce que tu t'imposes pour eux ils se demandent combien tu touches pour faire tout ce travail supplémentaire... ; fais donc comme les autres. Tu seras bien plus tranquille et plus heureux. »

A d'autres moments, au contraire, on subira l'attrait de l'action, sa griserie... ; on se laissera entraîner par un activisme où la nature trouve son compte avec les satisfactions de la vanité et de l'amour-propre dans les responsabilités... On croit se donner ; en réalité, on se livre, on se vide, on perd de vue les buts suprêmes de la vie, on s'enlise dans le temporel, on oublie la rédemption.

Pour toutes ces raisons, l'animation spirituelle s'impose : c'est elle qui protège les militants contre ces diverses tentations... ; c'est elle qui les soutient, leur redonne courage dans le combat chrétien... ; c'est elle qui leur fait retrouver, à travers leur engagement temporel et les événements de chaque jour, le sens surnaturel de leur vie de chrétiens, les lumières de leur foi, le dynamisme stimulant de leur espérance, les exigences impérieuses de l'amour du Christ et de leurs frères, les splendeurs de leur mission apostolique, la beauté d'une existence toute donnée à sauver dans l'humanité les valeurs supérieures de liberté, de justice, de paix, de promotion humaine et à construire un monde meilleur.

Animation spirituelle, non des mouvements temporels eux-mêmes, mais des militants.

Une question se pose : nous voyons bien la nécessité de l'animation spirituelle. Mais l'animation spirituelle de qui ? Des militants ou des mouvements temporels ?

La réponse à cette question, en apparence purement théorique, pose sous une nouvelle forme le problème de l'indépendance de l'A. C. O.

Prenons un exemple concret. Supposons que le regroupement n'ayant pas été fait dans une section locale, tous les membres appartiennent à la même organisation temporelle pour leur engagement politique, familial et syndical : qu'il s'agisse du M. L. P., du M. L. O., de l'U. G. S., ou d'un même syndicat. Qu'arrive-t-il ? L'A. C. O., à cause du « blocage » déjà signalé, va apparaître comme étant au service de cette organisation temporelle ; elle sera le service spirituel chargé de « regonfler » les militants dans leur engagement politique ou syndical pour faire réussir à ce plan politique ou syndical l'organisation temporelle.

Vous voyez la conséquence : l'A. C. O. tombe dans la dépendance d'un mouvement. Elle perd son indépendance. Or, l'A. C. O. n'est pas au service d'un mouvement temporel : certes ! elle est au service des militants diversement engagés pour aider ces militants à vivre plus pleinement leur vie chrétienne et apostolique. Mais alors il appartient à ces militants, ainsi formés par l'animation spirituelle, de prendre leurs responsabilités personnelles dans leur vie politique ou sociale, sans compromettre l'A. C. O. qui doit demeurer, elle, en dehors et au-dessus des positions politiques ou syndicales.

Au surplus, ce n'est pas seulement l'indépendance de l'A. C. O. qu'il faut dans le cas sauvegarder : c'est son existence même comme A. C. O. Car — l'expérience l'a maintes fois prouvé, — quand des militants d'un même engagement temporel se retrouvent seuls en A. C. O., le travail apostolique ne se fait pas, ou du moins pas complètement. Ce sont les mêmes sujets de discussions qui sont portés en A. C. O. entre les mêmes personnes. On a beaucoup de difficultés à faire la révision de vie. L'animation spirituelle n'est pas assurée.

Si vous voulez sauver l'A. C. O. dans son indépendance et sa mission, retrouvez nettement son second caractère : l'animation spirituelle des militants.

III. — L'ÉVANGÉLISATION

Qu'est-ce que l'évangélisation ? On met tant de choses diverses sous ce mot, qu'il est bon de rappeler sa définition. L'évangélisation, c'est la communication du message de salut à ceux qui ne le connaissent pas encore pour les conduire aux sources et aux moyens du salut dans l'Eglise de Jésus-Christ : cette Eglise étant découverte par les incroyants à travers ce témoignage de charité fraternelle dans le Christ, témoignage personnel que donnent les militants dans leur vie de tous les jours, témoignage communautaire que donne

le mouvement apostolique de l'A. C. O. (2).

Un point très important qu'il faut souligner : ce message de salut, apporté par la Bonne Nouvelle, l'Evangile de Jésus-Christ, est contenu et précisé dans la doctrine de l'Eglise. Or, ce message de salut ne nous appartient pas, pas plus à nous, évêques, qu'à vous, laïques. Nous, évêques, nous avons la lourde responsabilité de l'enseigner et de l'appliquer aux problèmes de notre temps. Nous n'avons absolument pas le droit de le modifier, de le minimiser, de le taire. Nous aurons à rendre compte un jour au Juge suprême de la manière dont nous l'aurons gardé intact, dans sa pureté première. Ce message est à prendre tout entier si l'on veut remplir la mission d'évangélisation. Et il ne peut y avoir d'évangélisation que dans une référence loyale et fidèle à la doctrine de l'Eglise, à qui a été confié par le Christ ce dépôt sacré.

Indépendance de l'évangélisation à l'égard de l'engagement temporel.

Or, il peut arriver que l'engagement temporel, dont on a dit ailleurs clairement qu'il est pour un chrétien authentique un devoir, risque d'exercer, sur la manière de remplir cette mission d'évangélisation, une pression directe ou indirecte. Parce que, par exemple, on est engagé à droite ou à gauche, on fera une brèche dans le message, on le taira sur un point ou un autre.

A droite, où l'on se qualifie « partis de l'ordre », on ignorera trop souvent les exigences du message chrétien au plan social ou international. Les Souverains Pontifes ont condamné le libéralisme économique ou le nationalisme intégral. Et tout récemment encore, nous sommes quelques-uns à avoir dénoncé le mal moral du chômage et le péril d'un matérialisme économique à propos des menaces de licenciements : nous avons estimé, en notre conscience d'évêques, que l'Eglise devait être présente à ce drame humain.

A gauche, où l'on se dit « partis de la liberté », on ignorera également ou on taira les exigences du message chrétien sur certaines valeurs, qu'il défend et qu'il sauve. Partis de la liberté, on est cependant tout prêt à sacrifier, pour des motifs touchant à l'engagement temporel, cette valeur essentielle qu'est la liberté de l'enseignement. Certes ! que des difficultés dans l'application soient examinées avec prudence, c'est tout à fait légitime. Mais sur le principe lui-même, il ne peut y avoir aucune tergiversation : toutes les libertés se tiennent. En sacrifier une, c'est faire le lit des totalitarismes.

De même, à l'égard du communisme, il ne peut y avoir, pour un authentique chrétien, aucune ambiguïté. Le communisme est une doctrine matérialiste et athée : il n'a jamais caché son dessein d'anéantir la religion, qu'il appelle une superstition. Favoriser son développement par une coopération directe ou indirecte, c'est s'opposer à l'avancée du royaume de Dieu, à la mission apostolique de l'Eglise ; c'est, inconsciemment, bien sûr, aller à l'encontre même du but que poursuit l'A. C. O. On n'est pas obligé d'appartenir à l'A. C. O. Mais si l'on a donné son adhésion à ce mouvement apostolique d'Eglise, c'est une question de loyauté, de rectitude de conscience de demeurer fidèles à la discipline du mouvement et, par elle, à l'Eglise elle-même.

Sans doute les communistes, considérés individuellement, vous les rencontrez tous les jours, vous devez avoir pour eux, comme personnes, l'amour même que le Christ a pour chacun d'entre eux. Mais leur doctrine, leur parti, leur tactique, vous devez savoir en discerner le péril pour la foi et pour la liberté dans le monde.

---

(2) *Dans le compte rendu de la Rencontre nationale de l'A. C. O., Jean Pélissier rapporte ces paroles de S. Exc. Mgr Guerry* (la Croix, 1er-2 *mai* 1959) :

Il importe au plus haut point de ne pas faire dépendre l'évangélisation de l'engagement temporel. L'évangélisation doit conserver toute son indépendance à l'égard des moyens et dominer les conditionnements temporels à travers l'histoire et sous tous les régimes.

Dans le monde ouvrier (et l'A. C. O. n'est chargée que de lui), le message de salut ne sera pas écouté et accueilli si ceux qui le communiquent n'ont pas, par l'exemple de leur vie, fait la preuve qu'ils étaient d'authentiques ouvriers, insérés profondément dans la vie ouvrière, capables de comprendre ses souffrances, ses aspirations et de lutter pour la promotion du monde ouvrier.

L'engagement temporel est ainsi considéré par l'A. C. O. non pas comme une condition intrinsèque et absolue de l'évangélisation, mais comme une condition dispositive à la réception du message rédempteur dans le monde ouvrier.

Si l'évangélisation ne doit pas dépendre de l'engagement temporel, l'engagement temporel peut parfaitement jaillir comme l'effet du souci apostolique d'une évangélisation bien comprise.

L'engagement temporel peut être considéré sous deux aspects distincts : d'abord en lui-même dans l'ordre de la construction et de l'aménagement de la cité terrestre. Le Pape Pie XII a convié tous les chrétiens à travailler avec tous les hommes de bonne volonté à « la grande œuvre de construction d'un monde ébranlé jusque dans ses fondements, dissocié dans sa plus intime constitution ». C'est là le rôle du chrétien en tant que membre et citoyen de la cité terrestre. Ce devoir de l'engagement, l'Eglise le fonde sur « le bien commun de la société » qui doit animer tout chrétien.

Mais l'engagement temporel peut être aussi envisagé sous un autre aspect : comme le moyen de lutter contre tout ce qui, dans la société actuelle, peut être « obstacle » à la rédemption, le moyen de combattre les injustices sociales, en tant qu'elles sont « en opposition avec l'ordre de Dieu, avec la fin assignée par Dieu aux biens terrestres » (Pie XII). L'engagement ainsi compris dans l'action temporelle prépare alors les voies à l'évangélisation et rend les conditions de la vie ouvrière plus favorables à l'audience et à la mise en application du message rédempteur.

L'A. C. O. peut ainsi faire découvrir à ses militants, au-delà du motif propre à l'action temporelle dans le domaine de la création au service de la cité terrestre, « le sens apostolique » de leur engagement temporel. Certes ! celui-ci garde sa valeur propre en son ordre et la nature de l'action temporelle n'en est pas modifiée. Mais cette intention supérieure donne aux militants le moyen de faire, dans leur conscience, « l'unité » entre leur engagement temporel poursuivi par leur organisation politique, syndicale, familiale, dans l'ordre de la cité terrestre, et leur engagement apostolique réalisé dans l'A. C. O. dans l'ordre de la rédemption et de l'extension du Corps mystique.

Aucune obligation de conscience ne peut être imposée d'adhérer à tel ou tel mouvement, étant bien entendu écartée l'adhésion au parti communiste et aux partis dont les positions seraient contraires à la morale chrétienne et aux enseignements de l'Eglise. Sous cette réserve évidente, la règle de la diversité des engagements doit être respectée. (*N. D. L. R.*)

C'est tout le problème de l'indépendance de l'A. C. O. que nous avons étudié. Problème capital pour l'avenir de la chère A. C. O. Une splendide mission lui est confiée. Il faut qu'elle puisse la remplir avec une entière indépendance, avec toute la liberté des enfants de Dieu pour faire resplendir dans une société matérialisée la pure lumière de la vérité ; projeter, dans un monde durci par l'égoïsme et la haine, l'explosif de l'amour du Christ et des hommes ; être partout le témoin fidèle de l'Eglise qui est « dans le monde », mais qui n'est « pas du monde », l'Eglise qui n'est « ni à droite ni à gauche », comme disait le Pape Pie XII, mais au-dessus, « non pour dominer, mais pour servir ».

Chers amis du Conseil national, c'est vers vous maintenant que je me tourne pour vous dire combien nous avons été heureux, mes collègues de la Commission épiscopale et moi-même, d'avoir travaillé en pleine et confiante collaboration avec vous pendant ces dernières années. Nous avons apprécié l'ouverture de votre intelligence aux grands problèmes de notre temps, la générosité de votre cœur, votre esprit d'équipe et votre attachement au grand mouvement apostolique de l'A. C. O. Il m'est arrivé à plusieurs reprises en ces derniers temps, en m'entretenant avec des chefs d'entreprise au sujet des licenciements, de leur dire, en pensant à vous, qu'il y avait dans la classe ouvrière des valeurs humaines capables dès maintenant de préparer la promotion collective du monde ouvrier.

Mais je tiens très particulièrement à vous confier la joie que nous avons éprouvée en constatant, au cours de cette dernière année surtout, chez vous tous responsables de l'A. C. O., une avidité de connaître la doctrine de l'Eglise. Vous nous avez manifesté à plusieurs reprises, comme d'ailleurs maintes interventions l'ont fait au cours de ce rassemblement national, votre désir pressant de recevoir une formation doctrinale. Vous avez compris que la doctrine de l'Eglise n'était pas une borne, mais un phare ; pas un frein, mais un moteur ; qu'elle n'étouffait aucune des libertés légitimes, mais qu'au contraire, comme l'avait dit le Seigneur : « La vérité vous délivrera », elle apporte aux hommes la libération des servitudes de l'ignorance, de l'erreur et des passions pour les conduire à la sainte liberté des enfants de Dieu.

Le départ de M. le chanoine Bonnet.

Il me faut enfin, en terminant, aborder un sujet douloureux. Vous savez que M. le chanoine Bonnet est arrivé à l'expiration de son mandat d'aumônier national que lui avait confié l'Assemblée des cardinaux et archevêques, il y a neuf ans. Cet événement, nous l'appréhendions depuis plusieurs mois, voyant venir l'échéance. Nous nous en sommes ouvert à S. Exc. Mgr de Provenchères, qui a bien compris notre désir de conserver si possible l'aumônier national qui avait joué un si grand rôle dans la naissance et le développement de l'A. C. O. C'est pour moi un devoir de rendre un public hommage à la magnanimité et au désintéressement de Mgr l'archevêque d'Aix, qui a consenti, pour le bien de l'A. C. O., le sacrifice, durant neuf années, d'un collaborateur d'une valeur exceptionnelle et dont la présence lui était nécessaire. Nous avons dû nous incliner devant les besoins d'un diocèse qui avait été si généreux envers l'A. C. O.

Ce qu'a été au milieu de vous et ce qu'a fait le chanoine Bonnet, vous le savez tous. Il vous a donné le meilleur de lui-même avec toute son affection pour le monde ouvrier et son filial attachement à l'Eglise et à Notre-Dame de Lourdes. Vous avez bien souvent bénéficié de la sagesse et de la prudence de ses conseils : lorsque les discussions devenaient un peu houleuses, « le P. Bonnet », comme vous l'appelez, disait le mot d'esprit qui détendait l'atmosphère, le mot de bonne humeur qui rétablissait l'équilibre, le mot du cœur qui touchait les âmes et, en vous replaçant tous dans la lumière de la foi, il savait vous élever à un plan supérieur pour juger de plus haut la situation et vous mettre en état de disponibilité à l'égard de l'Eglise. Je me fais en ce moment l'interprète, non seulement de mes vénérés collègues de l'Assemblée des cardinaux et archevêques, mais de l'ensemble des évêques de France, pour exprimer au chanoine Bonnet la très profonde gratitude de la hiérarchie pour les éminents services qu'il a rendus au cours de ces neuf années au grand mouvement de l'A. C. O., comme à la Mission ouvrière. L'Assemblée a soumis à S. Exc. Mgr de Provenchères le souhait que le nouveau vicaire général et directeur des Œuvres d'Aix puisse continuer pendant quelques mois encore à apporter à l'A. C. O., dans des rencontres périodiques, une collaboration appuyée désormais sur l'expérience d'un ministère en plein secteur missionnaire.

— *Le mystère pascal dans l'année chrétienne*, par le chanoine HENRI JENNY. Quatrième édition revue et augmentée. — Un vol. 17,5 × 12 cm., 176 pages, 9 illustrations hors texte. Prix : 550 francs. Editions des « Equipes enseignantes », Paris.

Parues pour la première fois dans la revue des instituteurs chrétiens de l'enseignement public, publiées ensuite en volume, ces pages sont une initiation à la liturgie catholique. Mise à jour en tenant compte de l'événement considérable de la restauration de la Veillée pascale (1951), cette quatrième édition, mieux présentée, amplifiera le succès des éditions précédentes auprès des fidèles, et aussi de prêtres, soucieux d'approfondir leur vie liturgique.

— *Captive Rumania. A decade of soviet rule*, sous la direction d'ALEXANDRE CRETZIANU. — Un vol. 23,5 × 15,5 cm., de 426 pages. Prix : 6 $. Praeger, New-York.

Cet important ouvrage, rédigé par dix Roumains émigrés, constitue une étude exhaustive de la situation de la Roumanie sous le régime soviétique. Situation économique, politique, financière, vie culturelle, vie religieuse, éducation, presse et radio, la constitution, le système judiciaire, les relations avec l'étranger, l'armée, le travail, l'organisation de l'Etat, chacun de ces chapitres constitue autant d'études sur la façon communiste et russe d'envisager ces questions. Car ce livre, en plus d'étudier le processus de communisation d'un pays, montre aussi le corollaire qui est sa russification. Le chapitre sur la vie religieuse, dû à Emil Ciurea, contient entre autres choses un récit de la façon dont a été supprimée l'Eglise uniate, qui ne peut manquer d'émouvoir en ces temps où plus que jamais on aspire à l'unité.

L'A. C. O. dans la Mission ouvrière

Rapport de Marius Chirat, du secrétariat national de la Mission ouvrière (1)

Le rapport que je suis chargé de vous présenter a un double objet : Tout d'abord : *informer la Rencontre nationale* du travail réalisé par la Mission ouvrière, dont l'A. C. O. est, à tous les échelons, partie prenante.

Deuxièmement, à partir des appels et des besoins du monde ouvrier, et aussi des difficultés actuelles, *formuler les points d'attention et les exigences* que requiert aujourd'hui la Mission ouvrière.

Ce rapport comporte trois parties :

1° Signification et portée de l'institution officielle de la Mission ouvrière dans l'Eglise.

2° Ce qui a été fait, pendant les deux dernières années.

3° Comment et à quelles conditions la Mission ouvrière peut progresser ?

I

Signification et portée de l'institution officielle de la Mission ouvrière

La Mission ouvrière n'est pas le fruit d'une génération spontanée, elle n'a pas été non plus, comme certains l'ont cru, une invention tendant à remplacer l'institution des prêtres-ouvriers.

La Mission ouvrière devait forcément surgir dans l'Eglise de France, comme une conséquence normale, inévitable, de l'événement — le mot n'est pas trop fort — qui se produisit à Clichy en 1927.

C'est la J. O. C., laïcat d'Eglise dans la jeunesse ouvrière, qui fut à l'origine de toute l'action de l'Eglise en direction du monde ouvrier, depuis trente-deux ans.

C'est elle qui affirma et démontra que la vie ouvrière et la vie chrétienne n'étaient pas incompatibles.

C'est elle qui permit aux jeunes travailleurs de s'affirmer également fidèles à l'Eglise et à la classe ouvrière.

C'est à la J. O. C. que l'Eglise confia une mission apostolique qui concernait toute la jeunesse ouvrière. Des jeunes travailleurs devenant responsables collectivement du salut de leurs frères.

C'est encore par la J. O. C. que des prêtres ont découvert la détresse spirituelle du monde ouvrier, et combien l'Eglise lui était étrangère.

Je ne vais pas développer une histoire que vous connaissez bien : la naissance du laïcat adulte avec les premiers Jocistes mariés, pour en arriver à l'A. C. O. d'aujourd'hui.

Les recherches et initiatives sacerdotales dont les aumôniers jocistes furent les premiers animateurs ; Mission de Paris, Mission de France, prêtres-ouvriers vinrent s'ajouter à l'effort du laïcat.

Ajoutons que cette conscience accrue des besoins spirituels du monde ouvrier s'est faite aussi dans le climat de la guerre et de l'occupation rendant plus difficile l'Action apostolique organisée et obligeant à la recherche de moyens d'une présence d'Eglise, malgré tout, aux travailleurs.

De 1945 à 1953, l'Eglise de France semble en ébullition apostolique. Le monde ouvrier est bien dans ses soucis, mais chacune des recherches ignore plus ou moins les autres, quand elle ne marque pas nettement sa volonté de « rupture ». En même temps, la masse des chrétiens ne s'intéresse que de loin à cet apostolat ouvrier ; certains ne le comprenant pas, s'en inquiètent et s'en scandalisent.

Une période de crise commence et, le 1er mars 1954, les prêtres-ouvriers sont rappelés. Leur drame, leur souffrance, leur déchirement sont partagés par tous ceux, prêtres ou laïcs, qui sont engagés dans l'effort missionnaire.

Le 29 avril 1954, le Comité national de l'A. C. O. adresse à NN. SS. les évêques et à tous les Comités diocésains, un document définissant ce qui nous paraissait être les exigences majeures d'une vraie mission ouvrière : « Coordination des efforts du laïcat jeune et adulte, des paroisses populaires et des prêtres au travail, et, en même temps, ouverture et attention missionnaires de toute l'Eglise visible aux travailleurs. »

Cette intervention de l'A. C. O. n'était pas « un baroud d'honneur ». Elle s'inscrivait comme l'expression d'une prise de conscience aiguë de nos responsabilités dans l'Eglise.

Si le laïcat d'A. C. O. existait et agissait déjà avant cette période, nous pouvons attester que mars 1954 a éveillé chez beaucoup d'entre nous des inquiétudes et des exigences qui sont devenues le lot commun de l'ensemble des équipes, et que la conscience missionnaire dans l'A. C. O. en est devenue plus vive et plus profonde. J'en appelle ici au témoignage de tous ceux qui dans cette salle et à travers le pays, ont senti plus profondément, à partir de ce moment, l'absence en même temps que l'immense besoin de l'Eglise dans le monde ouvrier.

En mai 1954, la déclaration doctrinale de l'assemblée plénière de l'épiscopat affirme :

« ... La hiérarchie sent très vivement sa responsabilité à l'égard de ces masses d'hommes qui ignorent le message rédempteur du divin Sauveur. Aussi sa tâche missionnaire a-t-elle pour but de rejoindre et d'atteindre les incroyants, par la présence et l'action, en ces milieux coupés de l'Eglise, d'un laïcat chrétien, *solidaire de ce monde*, au sein duquel il porte le témoignage de la charité du Christ et remplira de plus en plus la mission d'évangélisation que lui confie l'Eglise.

C'est pourquoi aussi la hiérarchie s'efforce d'éveiller et de stimuler dans le clergé et les fidèles un esprit missionnaire, fait de respect, d'amour et de service à l'égard de ces masses incroyantes, avec le sens aigu de leur misère spirituelle, comme de leurs souffrances matérielles. A celles-là, elle veut donner les prêtres de la Mission ouvrière. » (2)

Pendant trois ans, de 1954 à 1957, la recherche et les contacts entre les divers éléments missionnaires se font laborieusement, sans bruit, dans l'écoute, les uns des autres, dans les confrontations des idées, des expériences, des besoins.

Petit à petit, autour du chanoine Bonnet, au

(1) Ce texte nous a été obligeamment communiqué par M. Chirat.

(2) *D. C.*, n° 1173 du 16 mai 1954, col. 611 (*N. D. L. R.*).

plan de l'A. C. O., prêtres et laïcs, instituts religieux et mouvements d'Action catholique ouvrière se rejoignent en ne renonçant pas à ce qu'ils sont chacun, mais en voulant se lier dans un effort d'ensemble.

Parce que c'est la même intuition qui les a guidés on n'oppose plus action missionnaire et Action catholique, la mission ouvrière devient la synthèse des deux.

Parce que c'est la même tâche — planter l'Eglise dans le monde du travail — qui les presse, le sacerdoce se voulant plus proche et le laïcat partageant déjà la vie ouvrière, ne sont plus opposés, mais liés.

Dans plusieurs diocèses, à partir de données concrètes, sur des secteurs ouvriers particulièrement denses, la même recherche et la même volonté se traduisent déjà en initiatives concertées.

Cette préparation à laquelle ont participé largement la J. O. C., la J. O. C. F. et l'A. C. O. aboutit le 13 mars 1957 à la création par l'A. C. O. du secrétariat national de la Mission ouvrière, qui est placé sous l'autorité et le contrôle de S. Em. le cardinal Feltin.

M. le chanoine Bonnet est désigné comme secrétaire national ; il est assisté de deux prêtres : M. le chanoine Frossard et M. l'abbé Lehodey, et de deux laïcs : Pierrette Fierrières et Marius Chirat.

La Mission ouvrière a comme but l'évangélisation privilégiée et méthodique du monde ouvrier. Pour l'atteindre, elle doit inventer des méthodes propres, coordonner l'activité des organismes engagés dans l'apostolat ouvrier, susciter les initiatives et les collaborations nécessaires en intégrant dans cet effort original : prêtres, religieux, religieuses et laïcs.

Il nous faut voir maintenant comment, au cours des deux premières années de son existence, le secrétariat national de la Mission ouvrière a répondu à son objet et à l'espérance de beaucoup de prêtres et de laïcs.

II

CE QUI A ÉTÉ FAIT PENDANT LES DEUX DERNIÈRES ANNÉES

A) *Au plan national.*

Quatre Commissions officiellement constituées se réunissent régulièrement :

— La Commission des *délégués diocésains* qui, dans quatorze diocèses (Angers, Beauvais, Bourges, Carcassonne, Evreux, Lille, Lyon, Marseille, Moulins, Paris, Nantes, Rouen, Soissons, Toulouse), ont été désignés par leur évêque pour animer en son nom la Mission ouvrière ;

— La Commission des *supérieurs d'instituts missionnaires*, où se retrouvent les supérieurs des principales familles sacerdotales orientées vers l'apostolat ouvrier :

— Mgr Ancel, pour le Prado ;

— M. le vicaire général Vinatier, pour la Mission de France ;

— Le P. Goison, pour les Fils de la Charité ;

— Le P. Villain, pour les Jésuites ;

— Le P. Loew, pour les Missions Saint-Pierre Saint-Paul ;

— Le P. Voillaume, pour les Petits Frères de Foucauld;

— Le P. Hua, pour la Mission de Paris ;

— Le P. Barbier, représentant la Commission des ordres religieux ;

— La Commission du *laïcat ouvrier*, avec les représentants des secrétariats généraux de la J. O. C. F. et de la J. O. C., et du Comité national de l'A. C. O. ;

— Enfin, une Commission de *théologiens*, autour de S. Exc. Mgr Garrone, archevêque de Toulouse, est chargée de la réflexion doctrinale sur les problèmes posés par la pénétration apostolique du monde ouvrier.

Il est difficile de traduire les multiples activités du secrétariat national de la Mission ouvrière et le travail en profondeur réalisé par chaque Commission, de même que leurs échanges. Je cite simplement :

— *Une étude théologique* sur le sacerdoce, travail qui s'est révélé très utile pour les prêtres, dont le ministère comporte un certain temps de travail manuel ;

— *Des sessions annuelles* permettant à ces curés de paroisses populaires de préciser ensemble les conditions d'une pastorale ouvrière ;

— *Une session annuelle*, préparée par quatre rencontres régionales, réunissant *les soixante prêtres (curés, vicaires, aumôniers d'A. C., dont le ministère comporte un certain temps de travail manuel).*

A partir de leur expérience sacerdotale, qui a sa signification propre et ne prétend pas remplacer la présence sacerdotale complète dans les milieux de travail, ces prêtres participent à la recherche et à la Mission ouvrière :

— Par la transformation de la manière d'être du prêtre grâce à un emploi du temps et des relations nouvelles qui le rapprochent de la vie ordinaire des travailleurs ;

— Par la progression des équipes sacerdotales auxquelles ils appartiennent, qui marquent visiblement une estime du travail manuel, une meilleure présence du quartier, des liens plus profonds avec les militants chrétiens, une volonté de se dégager de l'argent, etc.

Leur ministère est, avant tout, un signe à l'intérieur de la communauté chrétienne pour aider l'ensemble des prêtres et des laïcs chrétiens à s'ouvrir au monde du travail.

Il faut dire, ici, combien ces prêtres apportent aux militants laïcs un soutien précieux dans leur propre témoignage.

— *L'Etablissement* des *« secteurs missionnaires »* que le Secrétariat national aide à préparer et à mettre en place, dès que l'évêque d'un diocèse a décidé d'instituer la Mission ouvrière.

Il y a actuellement 19 secteurs missionnaires répartis dans 14 diocèses, plus 6 en préparation.

Le « secteur missionnaire » est créé par la volonté de l'évêque qui décide que sur un territoire déterminé l'apostolat ouvrier devient prioritaire sur les autres tâches, que, pour le réaliser, tous les prêtres du secteur et toute l'Action catholique ouvrière, jeune et adulte, doivent travailler de concert sous la direction d'un coordinateur.

La délimitation du secteur est fixée, en tenant compte des réalités de sociologie ouvrière qui ont une certaine unité, mais aussi des éléments apostolique existants, notamment l'A. C. O., la J. O. C. et les équipes sacerdotales.

— *La tenue, en liaison avec l'action populaire, d'une session de sociologie religieuse.*

— *La constitution d'un bureau de presse*, qui, mensuellement, fournit aux autorités religieuses, à la presse catholique et, demain, aux responsables des autres milieux, une information sur la vie ouvrière, les événements, la sensibilité du milieu

populaire aux événements d'Eglise et la progression de l'apostolat en milieu ouvrier.

— Enfin, en terminant cette énumération des tâches, accomplies par le secrétariat national, il me faut dire qu'*il s'est appliqué à conserver des contacts avec les prêtres au travail* et que, à la demande du cardinal Feltin, le Secrétariat national a procédé, auprès de toutes les Commissions de la Mission ouvrière, des mouvements d'A. C. et des anciens prêtres-ouvriers, à une consultation visant à définir les conditions positives d'une nouvelle présence de prêtres dans les milieux de travail...

A ceux qui ont regretté que le projet de rapport ne soit pas soumis à la discussion à tous les échelons, je dois dire que la Mission ouvrière a justement permis une préparation intensive par ses diverses Commissions et ceux qui y collaborent, par les quarante membres du Comité national qui ont été interrogés par le Secrétariat national, par les délégués diocésains à la Mission ouvrière qui ont également interrogé tous ceux, prêtres et laïcs, qui travaillent avec eux

Le document que le chanoine Bonnet a pu remettre au cardinal Feltin est vraiment — et c'est pour nous un gage d'espérance — l'œuvre de tous ceux, prêtres, religieux, laïcs, qui participent à l'effort d'Eglise dans le monde ouvrier.

B) *Au plan diocésain.*

J'ai déjà indiqué les diocèses où la Mission ouvrière a été instituée officiellement. Certains d'entre vous se demandent pourquoi leur diocèse, à forte densité ouvrière, ne l'a pas encore établie.

A cela, il faut répondre, d'une part, que c'est l'évêque, chef de l'apostolat, qui en décide ; d'autre part, que la Mission ouvrière, pour remplir sa fonction, ne peut être « plaquée » artificiellement, j'allais dire, administrativement. Des conditions préalables : paroisses ayant un souci et une volonté missionnaire, un travail en équipe du clergé, un laïcat solidement implanté, sont nécessaires.

La Mission ouvrière n'est pas une chose de plus dans l'Eglise, elle est une transformation, une orientation qui doit se traduire par des choix difficiles, des modification profondes, des ruptures.

On ne saurait mieux la définir que Mgr Puech qui, en l'instituant dans son diocèse, disait : « Mission ouvrière, il s'agit de communiquer au monde ouvrier le salut apporté par Jésus-Christ... »

« Le Comité diocésain de la Mission ouvrière doit coordonner tous les efforts qui tendent à l'évangélisation du monde ouvrier..., poursuivre la mise en place d'un laïcat organisé..., aider les prêtres à prendre conscience toujours davantage de leur rôle missionnaire...

... Plus encore que le clergé, c'est de toute la communauté chrétienne que le Comité diocésain de la Mission ouvrière contribuera à éveiller le sens missionnaire... et faciliter une connaissance toujours plus approfondie du monde ouvrier. »

Et, après avoir désigné le « délégué de Mgr l'évêque pour la Mission ouvrière », Mgr Puech précise :

« Jusqu'ici, l'évangélisation d'un diocèse était assurée par un dispositif purement ecclésiastique et parallèlement par des mouvements d'apôtres laïcs... Voici désormais la Mission ouvrière et *voici l'entrée du laïcat dans les conseils de pastorale*, à l'échelon du secteur et même du diocèse.

Ceci nous paraît fondamental dans la Mission ouvrière : prêtres et laïcs sont « envoyés » par l'évêque, au nom du Seigneur, dans le monde ouvrier. Ils sont chargés d'une mission unique et leurs tâches différentes sont complémentaires.

Dans l'organisation et le fonctionnement de l'entreprise apostolique, dans les conseils diocésains de la Mission ouvrière et les Comités de secteurs missionnaires, la responsabilité doit être partagée entre l'équipe sacerdotale et l'équipe du laïcat jeune et adulte.

Il reste à voir comment dans les secteurs missionnaires existants l'A. C. O., et pas seulement son délégué, a été partie prenante, les questions concrètes que cela pose.

Pour le faire, je vais vous donner très schématiquement les conclusions qui se dégageaient hier soir de la Commission réunissant les délégués des diocèses où il y a Mission ouvrière.

Pour préparer et fonder un secteur missionnaire, le laïcat doit être partie prenante dès le départ et non pas invité ou inséré lorsque tout est déjà en place.

Dans le secteur missionnaire les laïcs doivent apporter constamment à l'ensemble de l'Eglise la vie ouvrière dans toutes ses dimensions, ce qui suppose un travail des C. D. et de C. S. et pas seulement de leurs délégués au secteur missionnaire.

Inversement le travail accompli dans l'effort du secteur missionnaire doit être répercuté sans cesse aux équipes de base, aux groupes d'entreprise.

Les militants d'A. C. O. ont un rôle à tenir dans les secteurs missionnaires sans lequel il n'y a pas secteur missionnaire.

Harassés par l'action temporelle, la tentation est vive de poser des exigences à l'Eglise et de se réjouir que le clergé en tienne compte dans sa pastorale.

Mais le secteur missionnaire, c'est la possibilité, le droit et le devoir pour les laïcs d'être présents et agissants dans une implantation méthodique de l'Eglise au cœur des réalités ouvrières, dans un laïcat qui assume sa tâche totalement.

— Et pour le faire il faut peut-être que le clergé règle son pas sur les siens ;

— lorsque ces besoins sont portés constamment, l'Eglise tout entière les assume et y répond, tel ce diocèse où en même temps l'évêque, le clergé des paroisses et l'A. C. O. ont fait « front d'Eglise » devant le phénomène douloureux de la récession économique.

La commission a souhaité que Documents A. C. O. fasse état des expériences diverses, que l'on précise la différence d'objet entre le C. S. A. C. O. et le Comité de secteur missionnaire où la même vie ouvrière est apportée, relevant ici de la réponse directe du laïcat et là d'un effort de toute la communauté.

Elle demande aussi que la Commission nationale du laïcat informe et soutienne davantage les diocèses où il existe une Mission ouvrière.

III

COMMENT ET A QUELLES CONDITIONS LA MISSION OUVRIERE PEUT PROGRESSER

Le bilan, très imparfait, que je viens de dresser montre le positif, tout ce qui, désormais, est acquis dans l'Eglise pour une évangélisation méthodique et privilégiée du monde ouvrier.

Ce travail n'a rien de spectaculaire, il semble même très humble et très lent, c'est peut-être bien là le signe qu'il est dans une ligne évangélique.

Ce qui est acquis, essentiellement, c'est que

l'avancée missionnaire ne peut plus être le fait de francs-tireurs ou de mouvements qui s'ignorent. C'est ensemble, se forgeant une âme commune faite d'amour du Christ et de la classe ouvrière, chacun restant lui-même (laïcat, religieux, religieuses, paroisses), mais lié aux autres, que l'on essaye de donner au monde ouvrier, le signe de Dieu dans son Eglise.

Il reste à définir — et la Rencontre nationale est bien le lieu où ça doit être fait — les conditions qu'aujourd'hui l'A. C. O. croit nécessaires pour que la Mission ouvrière progresse et s'épanouisse.

Ces conditions, elles nous apparaissent comme autant d'exigences pour chacun d'entre nous, nos équipes de base, nos Comités diocésains et de secteur.

Elles concernent aussi l'ensemble de nos frères chrétiens, l'ensemble de l'Eglise.

Je vais essayer de les énoncer le plus clairement possible, afin qu'elles soient pour nous comme des points de repère auxquels nous référer constamment dans l'entreprise missionnaire.

A) *Partager le plus possible la vie ouvrière dans laquelle le message doit passer.*

Les membres de l'A. C. O. ne sont pas des passants, envoyés spéciaux dans le monde du travail. Ils y sont nés, y vivent et y mourront ; ils sont dans une famille ouvrière, habitent un quartier ouvrier, travaillent dans un atelier où des influences multiples s'exercent. Ils sont dedans, ont des relations fraternelles, de voisinage ou de solidarité avec tout ce monde ouvrier.

Dans la vie, la condition et l'espérance ouvrière, ils sont partie prenante et, parce que chrétiens, des exigences supplémentaires leur sont imposées.

Ce partage est vital pour une évangélisation du milieu, pour que le témoignage soit fécond.

Le partage de la vie et de la vérité suppose des refus : refus du marxisme, du matérialisme, du péché sous toutes ses formes.

Mais, de grâce, qu'il n'y ait pas d'équivoque ou de confusion. Lutter pour la paix en Algérie, avec les travailleurs, s'opposer aux excès du libéralisme et promouvoir une société plus juste, travailler à édifier des forces politiques de gauche, non communistes, c'est pour certains faire acte de mauvais chrétien.

Or, dans tout cela, *qui parle de faire route avec le communisme ?* alors que les membres de l'A. C. O., quels que soient leurs choix temporels, légitimement divers, savent bien le danger du marxisme pour la foi, et qu'ils sont aux avant-postes les plus exposés, mais sans doute aussi les mieux armés.

Il faut que le partage fidèle de la vie et du combat ouvrier, par des chrétiens lucides, soit compris, encouragé et soutenu dans la communauté chrétienne et regardé comme la forme de la vitalité de leur foi.

Les membres de l'A. C. O. souhaitent trouver et veulent travailler dans leurs paroisses au développement d'un climat « missionnaire », en dehors duquel ils ne peuvent plus respirer, en dehors duquel il nous semble impossible qu'une forte proportion du monde ouvrier puisse recevoir la révélation du message et s'acheminer vers l'Eglise du Christ.

Ecoutons ce que peu de temps avant sa mort écrivait Mgr Chappoulie, sur « l'action missionnaire en pays chrétien » :

« La société française contemporaine exige, pour être abordée efficacement, une observation attentive des milieux qui s'y maintiennent en équilibre. Elle réclame un examen concret où entrent intelligence et amour. Parallèlement, nous devons mener une sorte de revision de nos habitudes de vie, de langage et de pensée pour y déceler nos propres préjugés. Il n'est pas jusqu'à nos vertus même qu'il faut passer au crible. Le but à atteindre : chercher à nous dépouiller, jugements et attitudes, de tout ce qui dans notre comportement personnel d'origine ou de classe pourrait surprendre, offenser, humainement scandaliser les milieux dont nous souhaitons être compris pour engager avec eux le dialogue. Que saint Paul, ici en particulier, soit notre modèle.

« La voie s'ouvrira alors petit à petit, qui permettra aux chrétiens d'y découvrir, et jusque dans les plus paganisés et les plus hostiles à l'Eglise, des « pierres d'attente » capables d'accueillir les premières structures de l'édifice évangélique. Il n'existe pas un « monde » si hérissé qu'il soit contre l'enseignement du Christ, où l'œil de l'apôtre éclairé par l'Esprit-Saint n'aperçoive quelques hautes valeurs naturelles susceptibles de subir le travail du ferment chrétien.

« La tactique missionnaire ne consiste pas à s'enfermer dans la place forte de nos habitudes et de nos jugements conformistes pour y attendre, avec un courage désabusé et hautain, l'assaut de tout ce qui, dans la société française, dans sa culture, ses conceptions philosophiques dominantes, sa vie politique, économique et sociale, véhicule l'antireligion ou des valeurs humaines, bonnes en elles-mêmes, mais encore étrangères à la foi chrétienne. La tactique missionnaire veut que nous nous portions hardiment au-devant de ces divers mondes pour les aider à dégager ce qu'ils recèlent de naturellement chrétien, quoique travesti et défiguré, et de leur offrir le trésor qui nous dépasse autant qu'eux, le « don de Dieu ».

B) *Accorder une priorité absolue à la mission d'évangélisation.*

Cette priorité signifie que, à travers nos engagements ouvriers — comme pour les autres chrétiens, à travers leurs options temporelles, — on distingue l'absolu du relatif, la fidélité aux valeurs essentielles à respecter des moyens techniques à mettre en œuvre.

Etre prêts à toujours tout remettre en cause à la lumière de l'Evangile et de l'Eglise, dans une recherche fraternelle d'équipe où tous les apôtres, quels que soient leurs engagements, se retrouveront.

Cet effort de regroupement, de revision de vie, nous pensons qu'il est une condition essentielle pour donner de l'Eglise un signe visible de son unité au plan où elle se situe, dans la foi et dans la charité.

C'est dire que tous les chrétiens doivent être amenés à faire ce même effort, afin de lever les confusions politico-religieuses, dont nous savons qu'elles sont encore tenaces.

C) *Prendre conscience, avec toute l'Eglise, de toutes les dimensions de la Mission ouvrière.*

La Mission ouvrière ne peut être le fait de certains prêtres et de certains laïcs, considérés comme des « spécialistes ». Elle doit devenir l'affaire de tous les chrétiens.

Elle suppose, à partir de l'état de fait du monde ouvrier, de sa mentalité, de sa perception de certaines valeurs, des influences qu'il subit,

de la condition qui lui est faite, une attention redoublée de l'ensemble du monde chrétien.

Cette attention doit être prêtée, particulièrement aux militants ouvriers regroupés dans l'A. C. O., la J. O. C., la J. O. C. F.

Voix ouvrières dans l'Eglise, nous avons dans nos paroisses, nos diocèses, auprès des autres mouvements, de la presse catholique, des institutions chrétiennes, à dire les besoins et les appels du monde ouvrier, à éveiller l'inquiétude missionnaire, à montrer ce qui, dans la condition et les événements de la vie ouvrière, met en jeu la destinée spirituelle de nos frères.

Les besoins et les appels du monde ouvrier à l'Eglise, nous les percevons dans l'entreprise, dans l'organisation ouvrière, dans tel fait de répression, dans le drame algérien, dans les répercussions des Ordonnances de décembre, dans l'éveil ou la démission politique... Nous en sommes témoins et nous ne pouvons y répondre seuls.

Dans l'ensemble des paroisses de nos quartiers, de nos communes, il y a des ruptures, des ouvertures, des franchises à provoquer et à obtenir, il y a une fraternité agissante dans le respect de la promotion ouvrière que, collectivement, le monde chrétien doit exercer, attestant par là et authentifiant le témoignage des laïcs et des prêtres qui partagent plus pleinement la vie des travailleurs.

D) *Le signe et le don du sacerdoce dans le monde ouvrier.*

Dans la Mission ouvrière, quantité de prêtres apportent déjà le témoignage et le soutien de leur sacerdoce :

— Curés et vicaires des paroisses populaires qui s'efforcent de vivre le plus près possible de ceux qui leur sont confiés, qui le feraient davantage s'ils étaient plus nombreux et davantage libérés de tâches secondaires ;

— Aumôniers d'A. C. O. et de J. O. C. qui, à travers les foyers militants et les jocistes éclairent, soutiennent et nourrissent les milieux de vie, qui, très souvent, participent directement aux rencontres et aux échanges religieux de travailleurs et de familles ouvrières, autour des militants ;

— Prêtres — ils sont plus de soixante — qui ont en même temps qu'un ministère : curé, vicaire, aumônier, un emploi salarié à temps limité. Partageant de près la vie de certains travailleurs, présents aux réalités du quartier, souvent aux plus pauvres, ils leur donnent déjà le signe perceptible du sacerdoce en même temps qu'ils contribuent à rapprocher le style de vie de leur équipe sacerdotale des gens dont elle est chargée.

Tous ces prêtres, les laïcs savent ce qu'ils leur doivent et combien avec eux ils portent le souci du monde du travail et répondent déjà à son attente.

Mais, nous souvenant de l'expérience des prêtres-ouvriers, de la résonnance profondément religieuse de leur insertion dans les entreprises, du témoignage que beaucoup ont donné de l'Eglise et qui renforçait l'apostolat des militants laïcs, nous souvenant aussi des raisons et des difficultés qui ont amené l'Eglise à l'interrompre, nous redisons aujourd'hui, filialement, que dans le cadre et les perspectives de la Mission ouvrière, *des prêtres au travail à temps complet dans les grandes et les petites entreprises répondraient à un appel missionnaire urgent.*

C'est à la hiérarchie qui conduit l'Eglise d'apprécier et de décider, et nous savons que l'agitation ou les hypothèses plus ou moins fantaisistes ne serviront pas une cause dont l'enjeu est trop grave, pour qu'on joue avec au sensationnel.

L'A. C. O., qui, depuis bientôt dix ans, réalise par chacun de ses membres une présence d'Eglise dans le monde ouvrier, au prix de combats, de déchirements et de joies aussi... « On reçoit toujours cent fois plus que l'on donne... »

L'A. C. O., liée depuis deux ans dans la Mission ouvrière, à cette implantation solide de l'Eglise dans le monde ouvrier, attend avec confiance et espoir qu'au côté de ses membres, dans les entreprises où bat si fort le cœur de la classe ouvrière, des prêtres viennent témoigner de l'amour du Seigneur et de la véritable réalité de l'Eglise.

M. C.

Ve Rencontre nationale.
Dimanche 26 avril 1959.

La déclaration finale

L'Action catholique ouvrière a tenu sa cinquième Rencontre nationale à Issy-les-Moulineaux, les 24, 25 et 26 avril 1959.

Pendant trois jours, huit cents délégués venus de quatre-vingt dix départements, tous responsables dans des organisations ouvrières, syndicales, familiales ou politiques se sont placés en face de la situation matérielle et spirituelle de l'ensemble des travailleurs de notre pays, dans la double perspective :

— D'une authentique promotion de l'homme et d'une société à réaliser dans le respect des valeurs chrétiennes.

— Et d'une construction de l'Eglise à réaliser par un effort apostolique toujours plus grand, essentiellement tourné vers le monde ouvrier dont la coupure d'avec l'Eglise demeure le scandale de notre époque.

***

Ils proclament que Dieu a créé l'homme libre et responsable avec une dignité inviolable qui doit être respectée dans toutes les circonstances et quelles que soient sa classe, sa fonction sociale, sa nation ou la couleur de sa peau.

Ils constatent que de nombreux obstacles s'opposent à l'heure actuelle à ce plan de Dieu, notamment :

— Une situation économique particulièrement injuste pour la classe ouvrière. La récession a provoqué dans certains secteurs des licenciements, des réductions d'horaires. Le pouvoir d'achat des travailleurs a diminué de façon sensible et la progression du niveau de vie dans les années précédentes n'est pas en rapport avec l'évolution des techniques.

— De nombreuses familles populaires demeurent encore aujourd'hui dans de mauvaises conditions de logement aux conséquences graves pour l'épanouissement des familles.

— Parmi les excellents élèves des classes populaires, qui chaque année sortent de l'école primaire, un trop petit nombre seulement peuvent poursuivre leurs études.

— La mise en sommeil pratique des responsabilités des citoyens contribue à déprécier les valeurs d'une authentique démocratie ; à cet égard, la non-consultation des organismes représentatifs compétents dans les récentes décisions touchant notamment la Sécurité sociale, constitue un frein à la promotion collective.

— L'information est orientée et tend à devenir propagande. La grande presse pousse au matérialisme pratique de la vie.

— Enfin de trop nombreux travailleurs n'ont

plus conscience de l'urgente nécessité d'un effort de réflexion et d'action pour une promotion collective du monde du travail ; l'égoïsme personnel, entretenu, sollicité, aboutit à la recherche de la promotion personnelle.

***

L'Action catholique ouvrière, consciente des répercussions sociales, morales et religieuses de cette situation, adresse un pressant appel :

— A tous les travailleurs pour qu'ils prennent leurs responsabilités dans les organisations syndicales, familiales et politiques et qu'ils accordent une particulière importance à la situation des plus défavorisés.

— A tous ceux qui ont une responsabilité dans la direction du pays pour qu'ils donnent à la classe ouvrière sa véritable place dans la nation.

Profondément angoissés par les souffrances consécutives à la poursuite de la guerre d'Algérie et s'inclinant douloureusement devant toutes les victimes de cette guerre, les délégués à la cinquième Rencontre nationale de l'Action catholique ouvrière déplorent la dégradation des consciences due à la guerre elle-même, à l'emploi de moyens immoraux et au racisme de part et d'autre.

***

Devant une situation aussi grave,

— Ils rappellent qu'un chrétien doit refuser toute solution de force qui ne respecterait pas les droits légitimes des personnes et des collectivités en présence, sur les plans économique, social et politique.

— Ils demandent instamment à chaque travailleur de se sentir responsable pour une part de ce drame douloureux qui bouleverse deux communautés.

— Ils demandent instamment à tous leurs camarades, à tous les hommes de bonne volonté et à tous ceux qui détiennent une autorité de tout mettre en œuvre pour créer les conditions d'une paix juste et fraternelle en Algérie.

***

Au terme des travaux de la cinquième Rencontre nationale, les délégués, unanimes, proclament que l'homme ne découvrira la totalité des valeurs engagées aujourd'hui dans la construction du monde et n'y demeurera fidèle que par la foi en Jésus-Christ, toujours vivant et agissant dans l'Eglise.

Le saint Curé d'Ars

Allocution de S. Exc. Mgr Fourrey, évêque de Belley

Dans la soirée du dimanche 12 avril, une foule nombreuse se pressait à Notre-Dame de Paris pour célébrer le centenaire de la mort du saint Curé d'Ars et vénérer la relique de son cœur. Au cours de la cérémonie, S. Exc. Mgr Fourrey, chef du diocèse de Belley, dont dépend Ars, a évoqué en ces termes, la physionomie du saint (1) :

EMINENCE,
EXCELLENCE MONSEIGNEUR LE NONCE APOSTOLIQUE,
EXCELLENCES,
MESSEIGNEURS,
MES FRERES,

L'un des premiers biographes de saint Jean-Marie Vianney, son ancien séminariste, l'abbé Renard, a écrit : « Lorsque la paroisse d'Ars dépendait encore du diocèse de Lyon, on avait fait courir le bruit que les supérieurs ecclésiastiques voulaient l'attirer auprès d'eux, pour exercer son apostolat au pèlerinage de Fourvière. Assurément le choix eût été heureux. Une personne lui dit un jour : « Monsieur le Curé, est-il vrai que Mgr l'archevêque vous veut à Lyon ? — Que ferait Monseigneur d'une guenille comme moi ? répondit-il sur le champ. A Ars, ne suis-je pas assez bien placé ? » Puis il ajouta : « Je pense que le bon Dieu a choisi le plus vaurien de tous les curés pour faire beaucoup de bien. S'il en avait trouvé un autre, plus misérable que moi, il l'aurait mis à ma place. J'ai pensé qu'il viendrait un temps où Monseigneur m'interdirait comme un prêtre ignorant, mais je vois bien que je ne mérite pas cette grâce. »

Nous reconnaissons, dès ces premières paroles, l'accent du bon « M. Vianney ». Dans les rangs du clergé, il était le dernier des derniers. Combien déraisonnable lui paraissait-il que l'on pût songer à lui pour exercer un ministère de ville — un ministère dans la grande cité lyonnaise ! Une minuscule paroisse comme Ars n'était-elle pas déjà au-dessus de ses faibles moyens !

Je rappelle l'épisode pour souligner ce qu'aurait eu de déconcertant, au regard du saint de la Dombes — s'il en avait eu la prémonition — le triomphe qui lui est réservé à cette heure dans la première des cathédrales de France.

Vit-on jamais pareille aventure ? Les personnages les plus illustres du siècle dernier semblent des ombres effacées à côté du pauvre prêtre de village, leur contemporain. La sainteté donne un rayonnement sans égal au « plus vaurien de tous les curés ». Tout un peuple vient aujourd'hui vénérer la relique insigne de son cœur, et cette église Notre-Dame, qui a vu se dérouler dans ses nefs les cérémonies les plus mémorables de notre histoire nationale, lui fait un accueil dont le souvenir ne s'effacera point.

Je savais, Eminence, toute la piété qui vous portait vers un Jean-Marie Vianney. Bien souvent Ars vous a attiré, retenu. Le 4 août prochain, c'est vous qui présiderez là-bas les manifestations du centenaire. Aussi n'ai-je pas été surpris de l'élan de ferveur avec lequel vous avez agréé la proposition que je vous fis, il y a quelques mois, de présenter aux Parisiens le cœur du saint. Je pouvais, ayant eu le privilège d'être autrefois à Sens l'un de vos prêtres, et me souvenant de la confiance que vous m'aviez alors témoignée, me permettre de vous offrir cette « ostension ». Mais je savais que j'allais de la sorte au devant de vos désirs, en cette année du cinquantenaire de votre ordination sacerdotale. L'une de vos plus constantes préoccupations n'a-t-elle pas été, dans les divers diocèses dont vous avez eu la charge, de faire connaître et aimer le sacerdoce ? Et « en cette année du centenaire du Curé d'Ars dont le plus grand

(1) Texte original qui nous a aimablement été communiqué par S. Exc. Mgr Fourrey et auquel nous avons ajouté les sous-titres.

éloge qu'on puisse faire est sans doute — pour parler le langage de votre dernière lettre pastorale — de dire qu'il fut intégralement prêtre », vous avez tenu à ce que fût mis bien en relief « le vrai visage du prêtre » (2). Non content de demander à l'actuel successeur de Lacordaire en cette chaire célèbre de consacrer à ce thème ses conférences de Carême, vous avez pensé que, pour compléter concrètement son magistral enseignement, rien ne vaudrait l'exposé d'un exemple. Vous avez alors proposé à l'évêque auquel est confiée la garde du sanctuaire d'Ars de faire revivre devant vos fidèles le visage bien individualisé du plus beau type de prêtre des temps modernes.

Je vous exprime, Eminence, ma profonde et affectueuse gratitude pour l'occasion que vous me procurez ainsi de célébrer devant cet immense auditoire le très humble et très grand Curé d'Ars.

Je salue en même temps avec reconnaissance Son Excellence Monseigneur le Nonce apostolique. En sa personne vénérée, nous acclamerons joyeusement, le 2 août prochain, à Ars, le représentant très aimé du Souverain Pontife, Sa Sainteté Jean XXIII, qui tant de fois s'en vint en pèlerinage dans la paroisse de saint Jean-Marie Vianney.

Je m'incline d'autre part avec un profond respect devant NN. SS. les évêques et NN. SS. les prélats rassemblés autour de Son Eminence, et aussi devant les membres du vénérable Chapitre de Notre-Dame.

L'HOMME DU SALUT DES AMES

Maintenant, mes frères, je me permettrai tout simplement de parcourir avec vous quelques-unes des pages les plus marquantes du procès de béatification et de canonisation de notre saint. Il y a là une source inépuisable.

L'un des témoins majeurs, l'abbé Antoine Raymond, a déposé en ces termes : « Le vénérable serviteur de Dieu m'a dit souvent qu'il ne s'était fait prêtre que pour sauver les âmes ; aussi ne négligeait-il aucune œuvre de miséricorde. Il se préoccupait sans cesse de ramener les pécheurs à Dieu, il priait et prêchait dans cette intention. Il parlait des pécheurs avec une tendre commisération et en versant des larmes. Je suis convaincu que ses mortifications avaient pour but d'obtenir de Dieu la conversion des pécheurs et qu'il avait reçu un don particulier pour les convertir et les faire changer de vie. »

Ces quelques phrases résument de façon parfaitement objective ce qui caractérise le mieux l'héroïque sainteté du Curé d'Ars : sa vie de prière, de mortification, d'activité pastorale, avait une orientation invariable : aider les âmes à se sauver.

D'aucuns insistent, à son propos, sur le merveilleux, — miracles, intuitions surnaturelles, visions, — qui jadis retenait l'attention admirative des pèlerins. Certains évoquent plus spécialement les manifestations diaboliques par lesquelles se trouve illustrée de façon extraordinaire toute une partie de son existence. Plusieurs ne voient dans son histoire qu'une suite assez spectaculaire de records de jeûneur et de flagellant. En réalité, là n'est pas l'essentiel. Ce qui compte surtout dans la vie du Curé d'Ars, c'est que l'amour de Dieu dont il brûlait a fait de lui — et jusqu'au don complet de son être, — l'homme du salut des âmes. Ce qu'il a dit lui-même de sa vocation est, à ce point de vue, significatif. Sa première réflexion d'enfant, à la pensée du sacerdoce, exprime bien ce qui sera jusqu'à son dernier souffle le but auquel il sacrifiera tout : « Si j'étais prêtre un jour, je voudrais sauver bien des âmes. »

On sait ce que fut sa rude montée vers le sacerdoce et on n'ignore pas que, chemin faisant, les échecs succédant aux échecs, il lui arriva de songer à revenir sur ses pas : puisqu'il n'était pas apte aux études, mieux valait, sans doute pour lui reprendre sa place à la ferme paternelle, empoigner de nouveau les manches de la charrue. Une simple remarque de son vieux maître, l'abbé Balley, le retint, lui rendit cœur : « Alors, Jean-Marie, adieu les âmes ! »

Non, il ne renoncerait pas à son idéal. Le cri d'appel de ces âmes en détresse retentissait au fond de son cœur. Quoi qu'il pût lui en coûter, il ne resterait pas sourd à la voix d'un monde en train de se perdre.

Le jeune paysan avait grandi au milieu des convulsions d'une société que secouait la Révolution. Il avait vu les prêtres pourchassés. Il avait admiré les confesseurs de la foi qui, certaines nuits, rassemblaient, en quelque demeure isolée, pour la célébration de la messe et l'administration des sacrements, les chrétiens restés fidèles. C'est dans ce climat de terreur et d'héroïsme qu'il avait entrevu la surnaturelle grandeur du sacerdoce.

Maintenant la Révolution était terminée. Mais l'Eglise de France devait se relever de ses ruines. Et pour réparer tant de désastres, l'effectif sacerdotal se trouvait singulièrement réduit. Parmi les prêtres, il y avait eu des martyrs. Il y avait eu aussi, hélas ! des jureurs, des apostats. D'autre part, vingt années sans ordinations s'étaient écoulées. Les paroisses avaient besoin de bergers pour les ouailles abandonnées. Où les trouveraient-elles ?

Le bon cœur de l'ancien berger de Dardilly était, plus qu'un autre, sensible à la misère spirituelle du troupeau sans pasteurs. Au prix d'efforts inlassablement persévérants, en dépit d'une longue série d'humiliations, l'élève de l'abbé Balley parvint enfin au sacerdoce. Il allait pouvoir réaliser son rêve d'enfant : « Si j'étais prêtre un jour, je voudrais sauver bien des âmes. » Il était prêtre. Il allait devenir effectivement sauveur d'âmes.

Ai-je besoin de le dire ? Son histoire ne devait pas être simple et tranquille. Elle devait prendre plutôt l'allure d'un interminable combat.

Je trouve dans une page des *Catéchismes* du Curé d'Ars ces lignes impressionnantes : « Un militaire me racontait un jour que dans une bataille il avait marché pendant une demi-heure sur des cadavres ; les chevaux les foulaient sous leurs pieds ; la terre était teinte de sang. C'est ainsi que dans le chemin de la vie, il faut marcher sur les croix et les peines pour arriver à la patrie. »

La vie du Saint a été cette marche pathétique. Apparemment, sans doute, rien, à son arrivée dans la paroisse qui, en 1818, lui était confiée, après quelques mois de vicariat à Ecully, auprès de de M. Balley, ne semblait présager un drame. Dans le cadre modeste d'un village, au milieu de petites gens qui, malgré le matérialisme où ils s'étaient enlisés, avaient, pour la plupart, retrouvé les pratiques religieuses d'avant la Révolution, son existence semblait devoir s'écouler calmement. Il avait son église avec, à côté, son presbytère, son

(2) Cf. *D. C.*, n° 1300 du 29 mars 1959, col. 409 (*N. D. L. R.*).

jardin. Pouvait-on imaginer que quelque chose de marquant allait se passer là ?

En vérité, quelque chose s'y est passé. Une lutte sans pareille y a déroulé ses phases mouvementées.

Le combat de Jacob

Ce petit curé, ce pacifique dont Napoléon n'avait pu faire un combattant, trouvait d'abord à Ars un lieu de rencontre avec Dieu, qui rappelle celui où Jacob livra l'inimaginable combat dont parle la Genèse.

« Quelqu'un, lisons-nous dans le texte sacré, lutta contre lui jusqu'au lever de l'aurore. Il ne put le vaincre... « Laisse-moi aller, dit-il alors, car voici l'aube. » Jacob répondit : « Non, je ne te laisserai point aller que tu ne m'aies béni. » L'autre dit alors : « Quel est ton nom ? — Jacob. — Non, tu ne seras plus appelé Jacob, mais Israël, car tu as été fort contre Dieu et c'est pourquoi tu triompheras des hommes. » Jacob voulut l'interroger à son tour : « Toi aussi, dis-moi quel est ton nom. » Mais la seule réponse fut : « Tu m'interroges sur mon nom ! » Et alors il le bénit. Jacob resta seul et il s'écria : « J'ai vu Dieu face à face et cependant je ne suis pas mort. »

Ce passage est plein de mystère. Il éclaire néanmoins le premier combat livré par le Curé d'Ars. C'est avec Dieu même que le nouveau pasteur se trouvait aux prises — avec Dieu à la toute-puissance duquel il voulait arracher le salut des âmes, dont la charge venait de lui être confiée.

L'un de ses paroissiens de la première heure, Guillaume Villier, a fait, au procès, cette déposition : « Il ne comptait sur lui-même ni pour se sauver, ni pour sauver les autres, mais uniquement sur la grâce de Dieu. Dans ses besoins, ses peines, ses embarras, il mettait en lui toute sa confiance. C'est par là qu'il eut le courage d'entreprendre l'amélioration de sa paroisse et la constance de l'accomplir. »

Rappelons-nous ce que fut sa vie de prière, ses heures de supplication au pied de l'autel. Bien avant l'aube, il prenait sa faction. Il adorait pour ceux qui n'adoraient pas. Il rendait grâces pour ceux qui négligeaient de rendre grâces. Il réparait pour ceux qui ne songeaient pas à réparer. Il implorait pour ceux qui n'avaient pas souci de demander secours au ciel. Avant tout, il remplissait son rôle de médiateur.

Catherine Lassagne, sa candide historiographe, nous le montre dans l'attitude du suppliant : « Il récitait son office toujours à genoux, écrit-elle, jetant de temps en temps des regards vers le tabernacle avec un sourire si doux qu'il semblait voir Notre-Seigneur. »

C'était là qu'il remportait une à une ses victoires de pasteur. C'était là qu'il avait obtenu la cessation des désordres moraux qui souillaient sa paroisse. La jeunesse d'Ars était folle de danse. A n'importe quel prix, il voulait l'amener à rejeter un amusement devenu pour elle une occasion permanente de péché. Or, a pu déclarer Fr. Athanase, l'instituteur : « Je lui ai entendu dire qu'il en était venu à bout par ses prières, beaucoup plus que par ses paroles et ses instructions. »

Plus tard, les foules ayant pris le chemin d'Ars, la directrice de la *Providence* noterait avec admiration : « Ce qui a le plus augmenté l'affluence des pèlerins, c'est M. le curé par sa prière pour la conversion des pécheurs. La grâce qu'il obtenait était si forte qu'elle allait les chercher sans leur laisser un moment de repos. »

Au demeurant, dans le combat qu'il livrait à son Dieu, le Curé ne se contentait pas de prier. Il avait une autre arme dont il usait avec une ardeur sans cesse renouvelée ; la pénitence.

Je relève ce témoignage de la châtelaine, la comtesse des Garets : « Je ne sais si le Curé d'Ars a dit positivement : « Mon Dieu, accordez-moi la conversion de ma paroisse ; je consens à souffrir ce que vous voudrez tout le reste de ma vie. » Ce que je sais, c'est que le Curé d'Ars a eu beaucoup à souffrir de toutes manières et que cependant il ne s'est jamais relâché de son genre de vie si austère et si sévère et n'a jamais cessé de poursuivre les travaux qu'il avait entrepris pour le salut des âmes. »

On sait à quel point il mortifiait sa chair. Nous n'avons pas oublié sa leçon : « Il ne faut pas chercher le bon Dieu dans les plaisirs, nous ne l'y trouverons pas ; mais sur la croix. » Sa vie entière a illustré cet enseignement. « J'affirme, lisons-nous dans une déposition de l'abbé Raymond, que M. le Curé d'Ars a toujours été sur la croix. »

Certes, il y a eu dans son existence des périodes assez différentes. Devenu vieux, il lui arrivait, lorsqu'on rappelait en sa présence la terrible ascèse à laquelle il s'était soumis pendant ses premières années de ministère, d'ironiser doucement : cela avait été ses « folies de jeunesse ». Ses familiers le taquinaient, lui arrachaient, par surprise, des aveux singuliers. L'abbé Toccanier, son auxiliaire des dernières années, lui disait un jour : « Monsieur le Curé, on raconte qu'autrefois vous restiez facilement huit jours sans manger. — Oh ! non, mon ami, dit le bon Curé, sans s'apercevoir qu'il donnait dans un piège, on a exagéré ; le plus que j'aie fait, c'est de passer une semaine avec trois repas. » Et il ajoutait, en songeant avec nostalgie à ses années de grande pénitence : « Que j'étais heureux quand j'étais seul, quand j'avais faim ! »

Il aurait pu parler aussi des flagellations qu'il s'imposait en ce temps-là. Mais quelles que fussent les mortifications impitoyables de ses débuts apostoliques, celles-ci n'étaient point seulement une ascèse de pénitent cherchant à briser ce qui pouvait rester en lui de tendances mauvaises : c'était un combat de pasteur luttant pied à pied pour son troupeau.

Les paroissiens le savaient. « Je me rappelle très bien, a déclaré Guillaume Villier, qu'à la suite du Jubilé, quelques personnes étaient demeurées sans en profiter. Il les pressait dans une instruction à l'église de s'approcher des sacrements et nous disait : « Si elles veulent venir, je me charge de faire pénitence pour elles. »

L'âge venant, la fatigue, la maladie réduisant ses forces, l'homme de Dieu avait dû ménager un peu plus son pauvre corps — son « cadavre », comme il disait. Sa vieillesse ne devait pourtant pas cesser d'être un dur calvaire.

« M. Vianney, résume le postulateur de la cause, avait demandé à souffrir et à souffrir beaucoup. Et Dieu l'avait largement exaucé. Il a souvent avoué qu'il ne dormait pas une heure d'un sommeil tranquille et réparateur. Vers la fin de sa vie, la fièvre le brûlait sur son pauvre grabat ; la toux qui lui déchirait la poitrine était sans intermittence ; il se levait de quart d'heure en quart d'heure, rompu de fatigue, baigné de sueur, pour essayer de trouver hors de son lit quelque sou-

lagement à ses souffrances, et quand la douleur commençait à se calmer par son intensité même, quand il allait pouvoir enfin s'assoupir, c'était l'heure où ce vieillard septuagénaire, par un héroïque effort qu'il renouvelait chaque nuit, s'arrachait au repos avant de l'avoir goûté et reprenait gaiement sa longue et rude journée de travail. L'amour des âmes, la soif de leur salut, lui rendaient légers tous les sacrifices. »

Le prédicateur des pécheurs

Ainsi Dieu se plaisait à céder aux assauts de prière et de pénitence du pasteur. Fort d'une grâce qui devait donner efficacité à son activité apostolique, celui-ci pouvait marcher à la conquête des pécheurs.

Pour les gagner, il prêchait. Certes, il ne prêchait pas selon les règles de l'éloquence, mais sa parole portait.

Ecoutons encore les témoins : « Il nous disait fréquemment : « Oh ! mes frères, cherchons à aller tous en paradis ; là, nous verrons Dieu ; que nous serons heureux ! Nous irons tous en procession, si la paroisse est sage, et votre curé sera à votre tête. » « Il faut bien que nous allions au ciel. Quel chagrin, si quelques-uns de vous étaient de l'autre côté ! »

Toutes les âmes rencontrées avaient droit à la sollicitude du Curé d'Ars. « Il mettait en pratique, remarque Catherine Lassagne, ce qu'il disait des saints, dont le cœur se dilate à proportion des âmes que le bon Dieu met sur leur chemin, comme les ailes de la poule s'étendent à proportion du nombre de ses petits. »

Quand le pèlerinage se développa, il n'hésita pas à se considérer comme responsable de cette foule sans cesse grandissante qui se pressait dans son église. Il disait : « Le bon Pasteur ne donne-t-il pas sa vie pour ses brebis ? Quoique, dans la rigueur du terme, ces personnes ne soient pas mes ouailles, je dois les regarder comme des frères, et je suis heureux de sacrifier ma vie et mon temps pour mes frères. »

Il avait, pour toucher les cœurs, des accents auxquels on résistait difficilement. La façon dont il parlait du péché obligeait, bon gré mal gré, les assistants à réfléchir sur leur conduite.

« Au moins, si on n'offensait pas le bon Dieu ! On l'offense bien tant que je ne sais pas pourquoi il ne nous écrase pas tous. S'il n'y avait pas là, *à travers*, quelques belles âmes pour arrêter son bras, nous serions bien tous perdus. Oh ! vraiment, on offense bien tant le bon Dieu qu'on serait tenté de lui demander la fin du monde. »

Tantôt, il décrivait avec des mots d'un réalisme saisissant l'état misérable des pécheurs : « Il y en a qui offense le bon Dieu à tout moment, leur cœur est une fourmilière de péchés ; ils ressemblent à un morceau de viande gâtée rongée par les vers. » Tantôt il avait pour ces rebelles des paroles pleines de compassion : « Les mauvais chrétiens qui se damnent sont toujours à plaindre. Ils murmurent, ils sont tristes et malheureux comme les pierres et ils le seront pendant toute l'éternité. »

L'émotion du Curé était à son comble, rapporte le Fr. Athanase, lorsqu'il parlait du malheur des pécheurs et de leur réprobation. Je l'ai entendu répéter avec des sanglots et des cris ces paroles : « Maudit de Dieu, être maudit de Dieu, quel malheur ! » Pendant un quart d'heure, il ne put dire autre chose.

A la vérité, si le Saint bouleversait, à certains jours, son auditoire en ouvrant devant lui des perspectives de damnation, il ranimait plus souvent encore sa confiance en lui montrant le ciel ouvert.

« Un jour qu'il expliquait l'Evangile du deuxième dimanche de Carême, le ravissement des apôtres sur le Thabor réveillant en lui l'idée du bonheur de l'âme contemplant dans le ciel la sainte humanité de Notre-Seigneur, il s'écria comme hors de lui-même : « Nous le verrons, nous le verrons ! Oh ! mes frères, y avez-vous bien pensé ? Nous le verrons face à face. » Il répéta ces paroles longtemps et en versant des larmes.

Après cela, quand certains confrères de « Monsieur Vianney » se permettaient de critiquer son genre d'apostolat, ils n'avaient pas à s'étonner si parfois tel habitué du pèlerinage leur répliquait, sur un ton finement railleur : « Ce que je puis vous dire, messieurs, c'est que lorsqu'on va à Ars, M. le Curé pleure, on pleure avec lui ; ça n'arrive pas partout. »

Du haut de la chaire, à sa manière très personnelle, le Saint livrait un combat, à l'issue duquel nombre de pécheurs accouraient, heureux de leur défaite, au guichet de son confessionnal.

Le prêtre du confessionnal

Est-il besoin de rappeler ici que le Curé d'Ars fut par excellence le prêtre du confessionnal ?

Un écrivain très profane, Barbey d'Aurevilly, l'a signalé en une page magnifique : « Ce qu'on n'avait jamais vu, nulle part peut-être dans toute la catholicité, se vit dans cette chétive paroisse d'Ars. La cloche y sonnait à minuit et l'église s'y ouvrait à cette heure où on dort partout, et le confesseur infatigable, ce veilleur des âmes, entrait à l'église, où des foules l'attendaient déjà sous le porche, car il avait donné le goût et presque la faim de la confession, ce grand confesseur ; il avait fait trouver doux enfin ce pain si amer à la bouche de l'homme, et il commençait ainsi sa journée, sa moisson de cœurs repentants, bien avant l'aurore. »

La pensée qu'il y avait là des âmes à sauver le soutenait, le stimulait. Pouvait-il hésiter, compter avec sa peine, quand, en renonçant au sommeil de la nuit et en passant quinze et jusqu'à seize heures par jour à son pauvre tribunal, il était à même d'arracher des malheureux au péché, à l'enfer peut-être ?

« Le motif qui le portait à ce ministère, a constaté simplement Catherine Lassagne, était l'amour des pécheurs, pour lesquels il s'offrait chaque matin en sacrifice. » Et la digne fille continue : « Il aimait tous les pénitents, mais il avait une affection plus tendre pour les grands pécheurs. Il savait toucher leurs cœurs, quelquefois les emporter d'assaut et les convertir. »

Il pleurait sur ceux qui ne venaient pas implorer leur pardon : « Ah ! si je pouvais me confesser à leur place ! », gémissait-il.

Mais ceux qui s'agenouillaient à ses pieds se trouvaient presque à sa merci. N'étaient-ils pas encore décidés aux renoncements requis pour l'absolution ? Une fois là, ils ne savaient plus comment se défendre. Le Curé, par son humble exhortation, par ses pleurs, triomphait le plus souvent de ce qui restait en eux de dispositions mauvaises. La lumière de Dieu, bien des fois, l'éclairait sur leur compte, lui permettait de toucher du doigt leurs plaies cachées. Sa présence, sa parole semblaient mettre les âmes dans un contact quasi sensible avec les réalités invisibles.

Comment alors n'auraient-elles pas pris au sérieux ce qu'il leur disait du sort promis au pécheur qui refuse de sortir du péché ? « Penser qu'on est maudit de Dieu ! Ça fait trembler. Et pourquoi ? Pourquoi les hommes s'exposent-ils à être maudits de Dieu ? Pour un blasphème, pour une mauvaise pensée, pour une bouteille de vin, pour deux minutes de plaisir, perdre Dieu, son âme, le ciel, pour toujours ! »

Si, malgré ses efforts, le Saint n'arrivait pas à ses fins, il avait, à l'adresse des irréductibles, des mots capables de les laisser inquiets pour longtemps. « Il pleurait sur le sort des pauvres pécheurs, lit-on dans une déposition de la comtesse des Garets. Il conjurait ceux qui voudraient se damner de faire le moins de péchés mortels possible, afin de ne pas augmenter leur punition. »

Rares — au moins durant la grande phase de son ministère de confesseur — étaient les pécheurs qui s'en allaient sans absolution. Et les coupables pardonnés s'étonnaient, au sortir du confessionnal, de la pénitence légère dont ils avaient à s'acquitter. Le Curé se chargeait de compléter lui-même la satisfaction. « Il disait un jour, rapporte le Fr. Athanase : « On me reproche de n'être pas assez sévère pour les pénitences que je donne au confessionnal, d'absoudre trop facilement les pénitents, mais vraiment, puis-je être sévère pour des gens qui viennent de si loin, qui font tant de sacrifices, qui souvent sont obligés de se cacher pour venir ici ? »

Le Saint était devenu pleinement l'homme de la miséricorde. Et c'est par la miséricorde qu'il remportait ses plus belles victoires.

La tentation de désespoir et de solitude

Dans son entreprise de salut, le vaillant lutteur ne pouvait manquer de rencontrer l'opposition de celui qui se dressa devant le Christ lui-même, au seuil de la vie publique : le démon.

Je ne m'attarderai pas à évoquer ici les tourments étranges qui, répétés au long de quelque trente-cinq années, auraient inéluctablement paralysé le ministère de tout autre prêtre. Dès qu'il en eut discerné l'origine diabolique, il se rassura : le Maître qu'il servait était plus fort que l'adversaire. Il en arriva même à se réjouir, quand les phénomènes nocturnes se faisaient particulièrement terrifiants : c'était pour lui le signe que, le lendemain, de grands pécheurs — des « gros poissons », comme il disait — seraient à son confessionnal, les prisonniers de la grâce.

Je veux signaler le jeu plus subtil de l'Esprit mauvais cherchant à le jeter dans le désespoir, puis à l'écarter — sous couleur de plus haute sainteté – de la fonction dont l'Eglise l'avait chargé.

La hantise du salut des âmes, qui remplissait le cœur du Curé d'Ars, allait devenir la passion sainte dont, paradoxalement, l'ennemi de tout bien se servirait pour essayer de l'aveugler. Il allait enfermer l'homme de Dieu dans le drame intime le plus déchirant qui se puisse concevoir : en voulant sauver les âmes, ne risquait-il pas, lui, incapable, ignorant, de les conduire à leur perte et de se damner avec elles ? Son véritable devoir n'était-il pas de s'effacer au plus tôt devant un prêtre de valeur et de cacher dans la retraite, la prière, la pénitence, son immense misère ? Mais voici l'écartèlement dans lequel il est pris : le chef du diocèse lui ordonne de rester à son poste, de continuer à remplir sa fonction, — cette fonction au-dessus de ses forces et qu'il a le sentiment de trahir.

Le Malin cherche à prendre le Curé d'Ars au seul piège dans lequel celui-ci puisse tomber. Il le pousse sur une voie qui n'est pas celle que Dieu a tracée pour lui, en jouant de l'angoisse où il se débat.

Ecoutons le Fr. Athanase : « Le serviteur de Dieu avait de très nombreuses peines intérieures. Il était en particulier tourmenté du désir de la solitude ; il en parlait souvent. C'était comme une tentation qui l'obsédait le jour et plus encore la nuit. « Lorsque je ne dors pas la nuit, me disait-il, mon esprit voyage toujours : je suis à la Trappe, à la Chartreuse ; je cherche un coin où pleurer ma pauvre vie et faire pénitence de mes péchés. » Il disait souvent aussi qu'il ne comprenait pas qu'à la vue de ses misères il ne tombât pas dans le désespoir. Il avait une grande frayeur des jugements de Dieu ; il tremblait chaque fois qu'il en parlait ; il pleurait et disait que sa plus grande appréhension était de tomber dans le désespoir au moment de sa mort. Il redoutait et portait avec crainte sa charge pastorale. Il n'aurait pas voulu mourir curé. Ce fut cette crainte, comme il l'a avoué, qui fut la cause de sa seconde tentation de fuite. « J'ai voulu, me dit-il, mettre le bon Dieu au pied du mur, afin de lui faire bien voir que si je meurs avec la charge de curé, c'est bien malgré moi et parce qu'il le veut. »

« Le Curé d'Ars — je cite maintenant une déposition de l'abbé Monnin — reconnaissait lui-même qu'il y avait de l'intempérance dans ce désir et que le démon s'en servait pour le tenter. Il le mortifia, il lui résista, mais toute sa vie il eut à lutter contre le même entraînement. »

On s'explique d'ailleurs, étant donné ce qu'il était, sa douloureuse illusion. Dans son humilité, il se considérait comme l'indignité même. « Il ne pouvait comprendre, déclare l'abbé Toccanier, qu'on eût pour lui la moindre estime et le moindre respect. Il m'a raconté que, lorsqu'il était venu à Ars, il craignait de ne pas rencontrer un prêtre qui voulût se charger de la direction de son âme, car il se regardait comme le plus grand des pécheurs. » Or, c'était à lui qu'on demandait de remplir l'office le plus délicat, le plus difficile : gouverner une paroisse, diriger un pèlerinage, confesser des pécheurs apportant de tous les points du monde des cas de conscience particulièrement embarrassants, diriger des âmes en quête de lumière, résoudre des problèmes de vocation, conseiller des fondateurs, des fondatrices de congrégations. N'était-il pas insensé de laisser aux mains de l'ignorant qu'il n'avait jamais cessé d'être un ministère semblable ?

Catherine Lassagne a exprimé cela parfaitement : il se croyait « trop peu instruit pour conduire les autres », écrit-elle, et il craignait de « faire naufrage avec ceux qu'il conduisait. C'est pour cela qu'il disait : « Je m'en irai. — Monseigneur ne voudra pas. — Monseigneur ne s'embarrasse pas de moi ; il a assez de curés ; il me faut bien quelque temps pour pleurer ma pauvre vie et me préparer à la mort en faisant pénitence. » C'est pour cela qu'il a essayé de partir. »

L'idée qu'il se faisait de lui-même, nous la découvrons dans les reproches qu'il adressait en pleurant au supérieur des Frères de la Sainte-Famille de Belley, le Fr. Gabriel Taborin, à la suite de la publication par celui-ci d'un ouvrage où ses mérites étaient célébrés : « Comment avez-vous pu me donner de semblables louanges,

gémissait-il, moi qui ne suis qu'un pauvre pécheur, le plus ignorant des prêtres, qui serai peut-être réprouvé ? Les autres curés font du bien et moi je ne fais que des toiles d'araignée. S'ils ne le disent pas, ils le pensent bien. »

Voici encore un témoignage, celui de la comtesse des Garets : « L'humilité lui cachait ses mérites et le bien qu'il faisait. Il était tourmenté du désir de quitter Ars pour aller dans la solitude pleurer sa pauvre vie et servir Dieu. Néanmoins, il aurait dû se convaincre qu'il était fait pour le travail ; dès qu'il n'y avait plus autant d'affluence, il paraissait triste et faisait des neuvaines pour que la foule revînt. Après sa maladie de 1843, entrant à l'église pendant sa convalescence, il jetait un regard d'envie sur son confessionnal ; on lui avait défendu l'exercice du ministère avant sa complète guérison. »

Par une étrange contradiction, au moment où il jetait ce regard d'envie sur son confessionnal, le Curé d'Ars se trouvait au plus fort de ses hésitations ; quelques semaines plus tard, il devait prendre le chemin de son pays natal en lançant à son évêque un appel déchirant, afin que lui fût donnée l'autorisation de suivre son attrait et de se retirer dans la solitude.

Lui qui savait si bien guider les autres, il n'arrivait pas à savoir ce que Dieu attendait de sa générosité.

A tel prêtre qui rêvait de fonder un ordre dont les membres « se dévoueraient comme victimes », il donnait sans hésiter ce conseil : « Allez demander à votre évêque une petite paroisse, où il y aura le plus de bien à faire et le plus de mal à réparer. »

Dans son trouble, il ne parvenait pas à comprendre que, pour son propre compte, la petite paroisse où il y avait le plus de bien à faire et le plus de mal à réparer, c'était Ars. Pensant à ses ouailles en péril, le malheureux pasteur écrivait à son évêque en 1847 : « Si vous voulez les sauver, il faut absolument me laisser partir. Point d'autre remède. » Et, le cœur serré, il ajoutait : « Monseigneur, pour moi-même, je vous dirai que plusieurs prêtres savants et sages disent que c'est un grand malheur pour plusieurs diocèses que vous me souffriez dans le ministère. D'après cela, pensez combien je dois être tranquille. »

De quelque côté qu'il pût se tourner, le Curé d'Ars se heurtait à la crainte d'offenser Dieu : il ne pouvait continuer de mettre en danger le salut de ses frères ; il ne pouvait davantage refuser d'obéir à son évêque.

Ses « fuites » ne furent point des démarches de révolté. En partant, il écrivait au chef du diocèse : « Vous êtes sûr que je reviendrai quand vous le voudrez. » Mais cette façon d'alerter l'autorité épiscopale sur son drame de conscience lui semblait le moyen d'obtenir finalement la libération à laquelle il aspirait. « Il avait cru, en s'enfuyant, faire la volonté de Dieu », nous dit Catherine Lassagne.

C'est seulement après l'échec de la tentative de 1853 qu'il décela le jeu du Malin dans ses rêves obsédants de solitude et de vie pénitente loin d'Ars : il ne lui appartenait pas de fixer lui-même la forme de sainteté qui devait être la sienne ; c'était l'affaire de Dieu et l'Eglise lui parlait au nom de Dieu. Il n'avait qu'à obéir à l'Eglise.

La plus grande victoire du Saint fut dans une telle soumission. Sans doute lui arriverait-il encore de confier à ses fidèles servantes, Catherine Lassagne et Marie Filliat : « J'ai fait cette réflexion ce soir : le temps me dure d'être toujours avec les pécheurs. Quand donc serai-je avec les saints ? » Mais il continuerait aussitôt, pour marquer son acceptation du sort qui lui était imposé : « Je ne peux pas me fâcher. »

C'est contre Dieu, en effet, qu'il lui aurait fallu se fâcher, puisque c'était Dieu qui le voulait livré jusqu'au bout aux pécheurs.

Rien désormais ne pourrait l'arracher à son poste. « Si un prêtre, avait-il dit, venait à mourir à force de peines et de travaux endurés pour la gloire de Dieu et le salut des hommes, ce ne serait pas mal. »

Sa destinée était là. Aussi bien, se laissait-il conduire et trouvait-il que tout était pour le mieux. Le Seigneur avait tout prévu, tout disposé. Et le Fr. Athanase a pu déclarer : « Il se plaisait à rappeler les soins que le bon Dieu avait pris de lui, les bienfaits qu'il en avait reçus. Alors il récapitulait tout ce qui lui était arrivé. Et il ajoutait : « J'ai toujours été l'enfant gâté de la Providence ; je ne me suis jamais occupé de rien et il ne m'a jamais rien manqué. Qu'il fait bon s'abandonner uniquement, sans réserve et pour toujours, à la conduite de la divine Providence ! Dieu nous aime plus que le meilleur des pères, plus que la mère la plus tendre. Nous n'avons qu'à nous abandonner à sa volonté avec un cœur d'enfant. »

Le Curé d'Ars était arrivé à ce stade de la vie spirituelle où, comme il disait, « tout ce qui coûte fait plaisir ».

Il allait mourir à la tâche, crucifié, dévoré, content. Le 4 août 1859, il s'endormirait dans la paix. Après tant de combats, il quitterait ses chers pécheurs pour entrer dans la compagnie des saints.

Un incomparable éveilleur de vocations

Peu de temps avant sa mort, faisant aux bonnes gens d'Ars, comme jadis Moïse aux enfants d'Israël, son discours d'adieu, il avait déclaré : « Il y a encore des pécheurs dans la paroisse. Il faut que je m'en aille, pour qu'un autre vienne les convertir. »

Le vieillard avait manifesté une fois de plus par ce discours son humilité de pasteur. Plus que jamais, à l'approche de sa fin, il faisait figure, aux yeux de ses frères dans le sacerdoce, de modèle et d'entraîneur.

Le P. Lacordaire, dans une de ses premières conférences en cette chaire illustre, s'était écrié : « Des saints, ô mon Dieu, donnez-nous des saints ! Il y a si longtemps que nous n'en avons vu ! » Quelques années plus tard, le grand orateur pouvait, à Ars même, avoir le sentiment que son vœu était exaucé : ne pensait-on pas déjà que le nom d'un Jean-Marie Vianney s'inscrirait à côté des plus grands dans l'histoire de la sainteté ? Par ailleurs, dans le rayonnement de l'humble prêtre, ne discernait-on pas, ici et là, d'autres physionomies dignes de l'auréole ? Sa vertu héroïque était devenue pour les âmes qui l'admiraient une provocation à une vie plus parfaite.

Cela est du passé. Mais de nos jours encore le Curé d'Ars reflète si évidemment la sainteté de Jésus-Christ qu'en lui se reconnaît le type même du prêtre. Comment s'étonner dès lors de l'extraordinaire élan qui entraîne vers lui les âmes !

Celui que l'Eglise a proclamé patron céleste des curés de l'univers attire sans doute les prêtres de façon toute particulière.

Il attire aussi très fortement les chrétiens désireux de répondre à l'idéal évangélique et qui se demandent avec loyauté ce que le Seigneur attend d'eux.

Il a été jadis un incomparable éveilleur de vocations. Il était tellement sensible à la misère des âmes qu'il cherchait sans cesse à communiquer à quiconque s'adressait à lui le souci charitable qu'il éprouvait. Il a dirigé vers les séminaires, vers les noviciats de religieux et de religieuses, un nombre impressionnant de pénitents et de pénitentes. Aux uns et aux autres, il essayait de transmettre le sens qu'il avait de la gloire de Dieu et sa brûlante passion pour le salut des hommes. A tous il disait la grande misère des âmes, et quand il discernait en certains les aptitudes requises pour le sacerdoce ou la vie religieuse, il les poussait sur le chemin du don total, il les incitait à mettre leur bonne volonté au service de l'Eglise. Celle-ci déciderait de leur vocation. Que penserait-il aujourd'hui, au spectacle du monde que nous connaissons — ce monde où tant d'âmes sont en détresse et où les prêtres, hélas ! se font trop rares ?

Quel langage tiendrait-il, s'il pouvait faire entendre sa voix, en cette cité ? Il marquerait, nous n'en doutons point, avec l'immense admiration qu'il éprouverait pour les grandes initiatives apostoliques prises ici, la compassion profonde que lui inspirerait l'innombrable troupeau privé de pasteurs, et sa voix brisée de sanglots lancerait un appel où toute une phalange de jeunes gens, de jeunes hommes, reconnaîtrait l'invitation venue d'en haut à se poser la question : « Le Seigneur n'a-t-il pas besoin de nous pour sauver les âmes ? »

Ah ! Dieu veuille que le bref séjour de l'insigne relique du cœur du plus humble des curés de campagne dans le vaisseau de cette prestigieuse cathédrale y soit le gage d'une bénédiction précieuse entre toutes : celle qui pourrait faire éclore les vocations de prêtres — de prêtres saints — qu'attendent les âmes abandonnées du grand Paris ! *Amen.*

La prière des catholiques berlinois pour leur ville

Discours de S. Em. le cardinal Doepfner

Dans la soirée du 14 mars, veille du dimanche de la Passion, dix mille hommes ont défilé en silence dans les rues de Berlin, en esprit de prière et de pénitence pour le salut de leur ville. S. Em. le cardinal Doepfner, évêque de Berlin, qui a marché au milieu d'eux, leur a ensuite adressé cette allocution. (1) :

MES CHERS CATHOLIQUES,

Comme chaque année, votre évêque a voulu être au milieu de vous dans la marche de pénitence désormais traditionnelle des hommes catholiques de Berlin. J'ai cru bon encore cette fois de vous adresser pour terminer quelques paroles à méditer. Vous n'attendez aucun discours à sensation, aucune déclaration politique, mais vous êtes en droit d'attendre des paroles réconfortantes venant du joyeux message de notre foi. Nous donnons ce soir à notre marche à travers Berlin un sens qui, au-delà de cette heure, doit imprégner toute notre conduite.

Cette année, notre marche à travers Berlin avait quelque chose de différent des autres années. Le mot de « Berlin » aujourd'hui, émeut. Il est lié aux préoccupations causées par les menaces qui pèsent sur la paix du monde, à l'avenir de notre peuple divisé, et aussi à l'avenir de l'Eglise dans notre pays. Mais tout cela nous touche, nous les habitants de cette ville, beaucoup plus directement et immédiatement. Nous sommes rassemblés de toutes les parties de Berlin pour cette marche de pénitence. Et alors, la question se pose tout de suite : est-ce que cela pourra continuer ainsi ? En ces temps, où s'élèvent la haine et la division entre les hommes, nous avons manifesté notre espérance. Nous voulons vivre ensemble, de même que tout notre peuple aspire à être un dans un ordre social de justice et de liberté. Et nous formulons cette prière : que, dans les négociations, l'on respecte ce profond désir de notre peuple, et que l'on ne mette pas davantage à l'épreuve cette patience que dans cette ville nous avons dû avoir depuis des années. Ces questions et ces préoccupations, ou d'autres semblables, ont sans doute occupé notre esprit alors que nous défilions ensemble dans les rues de Berlin, et elles ont pesé lourdement sur notre âme.

NOUS AVONS MARCHE EN SILENCE A TRAVERS BERLIN

Les préoccupations s'expriment souvent par du désordre et trop souvent par de la nervosité. Nous voyons de la tension dans les grands titres des journaux, nous écoutons les nouvelles politiques à la radio et dans nos conversations, nous nous demandons quel effet aura tel discours ou telle mesure des hommes politiques sur la marche des événements. Nous devons être informés des événements qui concernent l'avenir de notre peuple, et nous devons agir pour le mieux en faveur de notre ville, chacun dans la mesure de ses responsabilités.

Mais ce soir, c'est en silence que nous marchons à travers la ville de notre destin. Non pas en un silence indifférent ou éteint, mais dans un recueillement fort, vigilant, réfléchi (2). Pendant que notre bouche se taisait,

---

(1) Traduction de *la D. C.*, d'après le texte publié par *Petrus Blatt*, organe de l'évêché de Berlin, 22 mars 1959. Les notes sont de notre rédaction.

(2) Un témoin note, dans le même journal, la profonde impression faite par cette marche silencieuse sur la population berlinoise : « Le silence a une singulière force d'attraction. Je me tenais au coin de la *Turmstrasse*, lorsque la longue procession des hommes traversa cette grande artère. Les gens se turent subitement. Les autos s'arrêtèrent. Un moment, le défilé s'arrêta pour laisser passer la circulation, et aussitôt après le silence revint... Beaucoup s'éloignaient d'un pas plus lent, comme s'ils restaient sous l'effet de cette marche de pénitence... »

notre cœur était près de Dieu, uni à sa toute puissance. En toute confiance, nous avons remis notre avenir entre ses mains paternelles. Mais nous n'oublions pas par là que l'un de nous portait en notre nom à tous une croix qui, maintenant, est dressée au milieu de nous. La providence de Dieu ne nous abandonne pas dans la détresse et l'épreuve, et sa sainte volonté disposera toutes choses pour le mieux. Nous avons besoin de ce silence qui vient de Dieu et unit à Dieu ; nous voulons qu'il nous accompagne au delà de cette heure. Toutes les paroles et les actions doivent en provenir et y revenir pour se clarifier de nouveau. C'est ainsi que nos paroles et nos actions seront libérées de la peur débilitante, pour être entourées de la force de Dieu.

Nous avons marché en priant a travers Berlin

Notre silence était une prière. Il voulait être la prière d'hommes croyants qui ont la conviction profonde que leur Dieu est le maître du monde et de l'histoire, et que par conséquent ce que font et décident les hommes politiques est soumis aux plans de sa providence. Ce n'est pas la marque d'une haute et profonde piété que d'exclure de sa prière les événements quotidiens du monde. Une piété qui est près de la vie, qui se conforme à la vie, assume tout dans sa prière, même les grands titres des journaux du matin et les informations du soir. Aussi, nous assurons notre peuple et notre ville de Berlin, tous ceux qui portent la responsabilité de Berlin, de l'aide de notre prière. Prions pour la paix et la prospérité de notre peuple, avec cette sainte importunité de pauvres mendiants et d'enfants confiants à laquelle le Christ, Notre-Seigneur, nous a si souvent conviés dans ses enseignements sur la prière. Naturellement, les pensées de Dieu ne sont pas nos pensées, et ses voies ne sont pas nos voies. Mais nous avons pleinement confiance dans les promesses de Dieu et nous savons bien que toute prière est entendue et porte ses fruits pour le salut des hommes.

Nous ne pouvons donc pas nous contenter de quelques moments donnés de temps en temps parcimonieusement à la prière. Notre foi doit se manifester en ce que notre cœur, avec ses préoccupations, se tourne de soi-même constamment vers Dieu. C'est pourquoi cette marche de prière dans la nuit doit rester dans notre vie comme le signe que même dans nos chemins quotidiens, dans notre travail quotidien, nous sommes en route vers notre Dieu. Et ce soir, nous voulons renouveler la promesse du *Katholikentag* de prier chaque jour pour la paix de notre Eglise, pour le retour à l'unité de notre peuple et de notre ville et pour la paix du monde entier (3). Et, comme au cours de cette marche de prière, le chapelet glissait silencieusement entre nos doigts, que beaucoup retirent de cette soirée cette ferme résolution : nous réciterons chaque jour, en famille ou individuellement, au moins une dizaine de chapelet car nous avons une confiance particulière dans l'intercession de notre Mère.

(3) Cf. *D. C.*, n° 1286 du 14 septembre 1958, col. 1174.

Nous avons marché en esprit de pénitence a travers Berlin

Nous appelons « marche de pénitence » cette procession nocturne. Nous ne voulons certes pas voir dans cette marche d'une heure un grand exploit. Elle était pour nous un signe et un rappel. Nous voulions nous donner mutuellement dans la communauté de l'Eglise et au delà d'elle à tous les hommes le témoignage que pour nous, suivre le Christ crucifié, et porter les responsabilités de notre époque, sont des choses qui nous tiennent à cœur. Notre vie doit servir au salut de notre ville. N'a-t-elle pas besoin de pénitence ? Dans un passé récent et sombre, beaucoup de mal a été fait et projeté ici. Et aujourd'hui encore, dans les deux parties de la ville, beaucoup oublient Dieu. Il y a chez nous, beaucoup de superficialité et il y a aussi le péché qui nous fait passer avec une frivole légèreté à côté de cette heure où nous devons attendre la grâce de Dieu, ne soyons pas pharisiens. Sommes-nous vraiment les justes à cause desquels Dieu épargnera la ville ? Puisse Dieu donner à notre diocèse cette grâce que son peuple de l'Eglise, et surtout vous, hommes et jeunes gens de nos paroisses, réponde avec un généreux amour de la croix et une simple et profonde vie chrétienne aux épreuves de notre temps. Vous devez être le noyau de sainteté du diocèse. Montrez-le, dès demain, lorsqu'on vous demandera votre offrande de carême pour le monde qui a faim (4), Montrez par là que vous n'êtes pas cramponnés à vos étroites préoccupations personnelles, élargissez votre cœur et ne lésinez pas, mais donnez d'un cœur joyeux une contribution ressentie comme un sacrifice réel.

Dans l'esprit de la croix du Christ disparaissent toute anxiété nerveuse et tout égoïsme mesquin ; c'est ainsi que nous est donnée la liberté intérieure et que murit en nous une charité pleine de sollicitude pour le prochain et un sens actif de la responsabilité pour notre peuple. Lorsque tant oublient Dieu et méprisent les droits des hommes, nous voulons partager la croix de Notre-Seigneur dans un esprit de pénitence, de prière et de sacrifice.

(4) Voir la lettre collective de Carême de l'épiscopat allemand. *D. C.*, n° 1303 du 10 mai 1959, col. 621.

Appel à la prière des évêques d'Allemagne occidentale (1)

Au cours de ces prochaines semaines et de ces prochains mois, les hommes d'Etat de l'Ouest et de l'Est auront à prendre des décisions au sujet de l'Allemagne qui auront de profondes répercussions sur le bien-être et le salut de notre peuple divisé. Dans notre sollicitude pour l'avenir de notre

(1) D'après *le Kirchlicher Anzeiger für die Erzdiœzese Kœln*, 15 avril 1959. Traduction de *la D. C.*

peuple, nous attendons des décisions des hommes d'Etat qu'une juste solution soit trouvée pour établir et affermir la paix entre les peuples.

Les décisions qui seront prises auront également leur importance pour la liberté de foi et de conscience des individus, pour une organisation vraiment humaine de la vie sociale et culturelle, et pour la liberté de l'Eglise. Nous ne pouvons pas oublier que dans une partie de notre pays la vie spirituelle et religieuse est sérieusement menacée.

Ce n'est pas la mission de l'Eglise que d'agir directement sur les décisions politiques. Elle a cependant des devoirs dont elle ne peut se décharger en ce qui concerne le bien-être et le salut de notre peuple. C'est pourquoi nous faisons appel à tous les fidèles pour que, tant dans les offices de la paroisse que dans leur prière personnelle, ils demandent instamment à Dieu la liberté de l'Eglise, le retour à l'unité de notre peuple et la paix du monde.

Le chrétien dans la cité (*suite*)

Lettre collective des évêques de Haute-Volta (*)

CHAPITRE III

LES PROBLÈMES SOCIAUX

La production de richesses abondantes serait-elle suffisante pour assurer la prospérité économique d'un pays, ou d'autres facteurs entrent-ils en jeu ?

Quelques phrases de Pie XII nous donneront des éléments de réponse.

« La richesse économique d'un peuple ne consiste pas proprement dans l'abondance des biens, mais dans leur juste distribution. Si une telle juste distribution des biens n'était pas réalisée, ou n'était qu'imparfaitement assurée, le vrai but de l'économie ne serait pas atteint ; étant donné que, quelle que fût l'opulente abondance des biens disponibles, le peuple n'étant pas appelé à y participer, ne serait pas riche, mais pauvre. Faites, au contraire, que cette juste distribution soit effectivement réalisée et de manière durable, et vous verrez un peuple, bien que disposant de biens moins considérables, devenir et être économiquement sain. (Pie XII, Pentecôte 1941.) (**)

En d'autres termes :

La solution des problèmes sociaux qui se posent à un pays est évidemment fonction en grande partie de celle apportée aux problèmes économiques. Celle-ci n'est pourtant pas seule en cause.

Quel que soit le régime économique, demeure posé le problème de la juste répartition des biens, et donc, à l'intérieur d'une nation, du revenu national, ainsi que celui d'une législation défendant efficacement les intérêts des plus pauvres, qui sont toujours en même temps les plus faibles.

Et nous touchons là l'un des plus graves problèmes qui se posent à l'Afrique : celui de la différence relative des niveaux de vie.

La pauvreté des travailleurs manuels.

Ce problème trouve son expression dans le fait suivant :

Un jeune sort d'une école professionnelle avec son « certificat d'aptitudes professionnelles ». L'emploi qu'il trouve dans son métier est habituellement moins rétribué que s'il était entré par concours dans un bureau dès son certificat. Or, il a fait, après cet examen, trois ans d'apprentissage.

N'y a-t-il pas là une véritable injustice capable de décourager tout désir d'apprendre un métier ?

S'il en est ainsi du travail industriel ou artisanal, que dire du travail des champs encore beaucoup plus mal rétribué ? Rappelons simplement que les spécialistes évaluent à moins de 10 000 francs le revenu annuel d'une famille paysanne et que c'est celui de 95 % de la population voltaïque.

Ajoutons que ce travail est dur et que, dans l'état actuel des mentalités, il n'entraîne aucune considération.

Dans ces conditions, faut-il s'étonner si les familles urbaines et paysannes détournent systématiquement leurs écoliers de toute idée de travail manuel ?

L'Eglise a le devoir de vous mettre en garde.

(*) Voir *D. C.*, nos 1302 du 26 avril 1959, col. 541, et 1303 du 10 mai 1959, col. 631.
(**) *D. C.*, n° 969 du 21 juillet 1946, col. 794-795.

La dignité du travail manuel.

Le travail manuel a, lui aussi, sa grandeur. Lorsque le Fils de Dieu s'est fait homme, il a voulu en marquer la dignité en exerçant le métier de charpentier.

Surtout, rien ne peut se faire sans travail manuel. Il est coopération à l'action créatrice de Dieu. De quoi vivrait un territoire sans ses ouvriers et ses paysans ? C'est en grande partie par le travail des ouvriers et des paysans que les richesses placées par Dieu dans le monde sont mises à la disposition des hommes.

Rappelons-nous ces quelques lignes du Pape Léon XIII :

« Dans une société bien constituée, il doit se trouver une certaine abondance de biens matériels... Or, dans la production de ces biens, c'est le travail des ouvriers, travail des champs ou de l'usine, qui est surtout la cause efficace et nécessaire. Bien plus, leur puissance de production est telle que l'on peut affirmer sans crainte que le travail des ouvriers est la source unique d'où procède la richesse des Etats. *L'équité demande donc que l'Etat se préoccupe des travailleurs.* Il doit faire en sorte qu'ils reçoivent une part convenable des biens qu'ils procurent à la société (comme l'habitation et le vêtement) et qu'ils puissent vivre au prix de moins de peines et de privations. » (*Rerum Novarum.*) (*)

Serait-il conforme à la volonté de Dieu un monde où ces producteurs de biens industriels ou agricoles se verraient maintenus dans la pauvreté et l'absence de toute considération humaine pendant que, sûrs de leur puissance et de leur influence dans l'Etat, d'autres groupes sociaux, en grande partie rétribués par les premiers, élargiraient leur luxe, leur confort et leur influence ?

L'Eglise a rappelé que les richesses du monde n'ont pas été créées par Dieu pour l'unique bonheur de personnes, de races, ou de nations privilégiées.

De la même manière, elle a le devoir de rappeler que le revenu d'une nation doit être redistribué, non pas au bénéfice presque exclusif de certaines classes ou groupes sociaux, mais en fonction des services effectivement rendus au bien commun et de manière que tous en aient une juste part.

Citons encore ce passage de Pie XI :

« Il importe donc d'attribuer à chacun ce qui lui revient et de ramener aux exigences du bien commun ou aux normes de la justice sociale la distribution des ressources de ce monde, dont le flagrant contraste entre une poignée de riches et une multitude d'indigents atteste de nos jours, aux yeux de l'homme de cœur, les graves dérèglements. » (*Quadragesimo Anno.*) (**)

Ce serait une grave injustice sociale que les producteurs de biens soient frustrés du fruit de leur travail.

(*) *D. C.*, n° 569 du 6 juin 1931, col. 1465.
(**) *Ibid.*, col. 1422.

Le problème syndical

Les syndicats constituent pour les travailleurs le moyen normal de défendre leurs droits et leurs intérêts, comme d'acquérir un meilleur niveau de vie et de revendiquer leur vraie place dans l'Etat.

Mais ce rôle du syndicalisme va plus loin encore : il doit chercher à établir une participation active des travailleurs à l'organisation même de l'économie et, cela, à tous les échelons. Il doit tendre, plutôt qu'à la « lutte des classes », à *une authentique collaboration* des divers milieux économiques et sociaux *en fonction du bien commun.*

Il exige pour cela des dirigeants capables de dépasser les intérêts égoïstes de leur propre groupe social en lui faisant découvrir les problèmes généraux et donc ceux, également, des autres groupes sociaux.

Une grève serait injuste qui assurerait le mieux-être d'un groupe social déjà privilégié, en maintenant les plus pauvres dans leur misère.

Le chrétien et les syndicats.

Quelle doit être l'attitude des chrétiens vis-à-vis des syndicats ?

A peu près la même que vis-à-vis des partis politiques, et nous vous invitons à relire les pages où il en était question : nous ne reprendrons ici que l'essentiel.

1° Il y a pour les chrétiens *un devoir* d'y adhérer et d'y militer, mais en se souvenant que — comme les partis politiques — les syndicats lient habituellement leur plan d'action à une conception de l'homme et de la société.

2° A cause de cela — comme pour les partis politiques — l'Eglise les laisse libres d'adhérer au syndicat de leur choix, mais elle peut aussi les mettre en garde, ou leur interdire absolument une adhésion dangereuse pour leur foi. A cause de cela, également, *toutes les fois que cela est possible*, elle *préfère* les voir adhérer à des syndicats d'inspiration chrétienne.

3° En tout état de cause, et *quel que soit le syndicat dont ils font partie, ils doivent rester chrétiens* même dans leurs activités syndicales.

Pour cela :

a) Il leur faut garder *les yeux ouverts sur les orientations et les méthodes* qui peuvent s'y établir.

b) Ils doivent se rappeler que la « *doctrine syndicale » n'est pas un absolu* et qu'ils doivent être capables de la juger.

c) Que pour arriver à ce jugement, et à l'action qui l'inspirera, il est indispensable que les chrétiens militants syndicalistes, suivant l'indication de Pie XI dans *Quadragesimo Anno,* fassent en même temps partie de groupements chrétiens où ils puissent se former plus à fond.

Le problème du syndicat unique.

Beaucoup présentent à l'heure actuelle comme un idéal le *syndicat unique.*

L'Eglise a, vis-à-vis de cette solution, la même pensée que vis-à-vis du parti unique :

Le syndicat unique peut être *techniquement* valable ; il ne le sera *moralement* qu'à la condition de respecter les libertés humaines essentielles et de défendre efficacement les droits des travailleurs.

Mais cette solution comporte *le danger d'un véritable totalitarisme syndical* souvent lié, d'ailleurs, au totalitarisme politique qu'il peut, suivant les cas, préparer ou suivre.

Ajoutons que le syndicat unique tend rapidement à s'intégrer dans l'Etat.

Or, l'histoire prouve malheureusement que, la plupart du temps, le syndicat ainsi « étatisé » devient un moyen de pression de l'Etat sur les travailleurs plutôt qu'un moyen pour eux de défendre leurs droits.

Un dernier mot.

Quelle que soit la forme que prenne le syndicalisme en Afrique, les chrétiens qui y militent se rappelleront *qu'ils doivent toujours y être au service des plus pauvres.*

C'est l'amour même du Christ pour les plus pauvres, pour les plus délaissés qui s'exprimera dans leur souci de la justice et leurs efforts pour la faire régner. Un disciple du Christ ne peut s'installer dans le bien-être quand d'autres souffrent autour de lui.

Le problème paysan

Et, à cause de cela, nous nous tournons maintenant vers les paysans. Nous avons rappelé tout à l'heure leur place dans le plan de Dieu, à côté de leurs autres frères, comme eux travailleurs manuels.

Le problème paysan est particulièrement angoissant. Il est impossible qu'un pays soit prospère tant que 95 % de sa population vivent dans une extrême pauvreté. Or, la misère de la paysannerie est telle qu'il lui est impossible de s'en sortir par ses seules ressources.

Problème paysan et revenu national.

Disons-le nettement : le problème paysan relève d'abord d'une meilleure redistribution du revenu national. Sans un effort d'ensemble pour aménager de nouvelles zones de cultures, pour améliorer l'équipement sanitaire et scolaire des campagnes ainsi que l'habitat rural ; sans également la présence de techniciens compétents et dévoués qui apprendront aux paysans des méthodes modernes de cultures, il est inutile de vouloir conserver aux champs la jeunesse paysanne. Et, faute de bras pour préparer les récoltes, les famines ne pourront que s'aggraver.

Les paysans qui, par leurs impôts et leur travail, contribuent pour une large part à l'acquisition du revenu national, ont le droit de bénéficier d'une aide spécialement efficace du gouvernement pour l'essor de l'agriculture et l'amélioration de leurs conditions de vie.

Le milieu paysan et ses traditions.

Mais c'est au moins autant un problème social qu'un problème de milieu.

Il s'agit de faire évoluer toute une mentalité et des institutions. Plus que dans tout autre milieu, on y est esclave d'habitudes séculaires. Seuls, les paysans pourront agir dans leur milieu rural pour faire accepter des méthodes nouvelles.

Charité sociale.

La charité chrétienne ne consiste pas simplement à partager son repas avec l'hôte de passage : c'est peut-être l'une des tâches essentielles qui s'imposent aux chrétiens africains que de faire passer leurs frères de l'aumône individuelle et de l'hospitalité familiale à une véritable *charité sociale.*

C'est cette charité que pratiquera un paysan chrétien lorsqu'il aidera ses frères à vivre mieux, en essayant avec eux de nouvelles méthodes de culture pour améliorer leur niveau de vie, lorsqu'il organisera avec eux des « coopératives agricoles » afin de commercialiser les récoltes dans de meilleures conditions.

Le problème de l'exode rural.

Mais le problème du progrès agricole n'est pas le seul qu'ils aient à résoudre.

Il y a celui du départ des jeunes dans les villes, en Côte-d'Ivoire, au Ghana...

Ses causes financières.

On dit volontiers que, si les jeunes partent, c'est pour aller chercher l'argent de l'impôt ou dans l'espoir de rapporter une belle bicyclette, des vêtements neufs, quelques économies...

Et pourtant ils savent que beaucoup d'entre eux reviendront aussi pauvres qu'ils étaient partis,

près avoir connu le chômage avec ses douloureuses conséquences : la misère, la faim, l'oisiveté.

Ces raisons sont réelles, mais il y en a d'autres.

Les aspirations des jeunes ruraux.

Des paysans, militants d'Action catholique rurale, ont cherché à connaître les vraies raisons de ces départs, au moins pour leurs régions.

Ils ont pu se rendre compte qu'elles ne sont pas exclusivement d'ordre financier :

Certains jeunes n'acceptent plus de travailler uniquement sur le champ commun et d'être traités comme des manœuvres sans initiative.

Ils partent faute de pouvoir disposer d'un bout de terrain qui soit bien à eux et qui leur apporte un minimum d'autonomie.

D'autres encore partent parce qu'ils ne veulent pas de la fiancée coutumière qui leur a été fixée par les anciens : *Ils tiennent à construire le foyer de leur choix.*

De même des jeunes filles quittent leur village parce qu'elles ne veulent pas lier leur vie à un fiancé coutumier souvent beaucoup plus âgé qu'elles. Elles suivent au loin celui qu'elles ont choisi, sans mariage coutumier ni religieux.

D'autres jeunes gens partent après quelques mois ou quelques semaines de mariage, abandonnant leur jeune épouse, parfois pour plusieurs années, à cause des multiples difficultés posées par la cohabitation de plusieurs ménages dans la même maison commune.

Plus ou moins exprimées, toutes ces raisons se rejoignent :

Les jeunes partent surtout parce qu'ils désirent conquérir leur autonomie, parce qu'ils veulent mener une vie plus personnelle.

Jugement chrétien.

Nous l'avons déjà dit : l'Eglise voit avec joie la montée des peuples vers l'indépendance, parce que cet effort marque l'épanouissement de leur personnalité. Mais elle leur rappelle qu'ils font partie d'une communauté.

Il en est de même pour les individus.

Les jeunes gens et les jeunes filles n'acceptent plus d'être mariés sans être consultés et sans que soient respectés leurs sentiments profonds ? N'est-ce pas dans la construction du foyer que s'exprime au premier chef la personnalité des jeunes ? Et la liberté de choix à laquelle ils prétendent n'est-elle pas absolument indispensable pour que la famille soit plus tard unie et stable ?

Ils ne veulent plus être considérés comme de simples instruments de travail ou comme des marchandises que l'on échange suivant les avantages des familles. Mais un chrétien sait que les jeunes gens, que les jeunes filles, que *tous les êtres humains sont des fils et des filles de Dieu.* Il sait que leur valeur est sans comparaison avec toutes les richesses matérielles.

L'Eglise ne peut voir qu'avec joie cette montée des jeunes générations vers une vie plus personnelle.

Mais elle comporte un risque et des exigences.

Risque et exigences.

Cette évolution comporte un risque:

La société africaine traditionnelle représentait, particulièrement en certaines régions de Haute-Volta, un tout admirablement équilibré où tous les éléments communautaires protégeaient l'individu contre les risques multiples de la vie : « Chez nous, il n'y a pas d'orphelins, et nous avons notre Sécurité sociale », constatait un notable rural après un contact avec l'Europe.

Qu'il soit nécessaire de faire évoluer la société rurale africaine vers un plus grand respect des personnes, c'est une évidence. Tout le courant actuel marche dans ce sens ; c'est celui de la dignité humaine... On n'a pas le droit de s'y opposer.

Mais une « personne » n'est pas coupée des autres.

L'Afrique n'a pas à copier l'individualisme occidental.

Les rapports sociaux et économiques entre ménages de style européen issus de mêmes parents sont trop souvent terriblement distendus. Et l'aide qu'ils peuvent s'apporter en est appauvrie d'autant. Ce n'est pas là un idéal chrétien.

Il ne s'agit pas de briser les liens sociaux traditionnels ni de supprimer les valeurs communautaires spécifiquement africaines dont ils sont à la fois l'expression et le soutien.

Il s'agit au contraire de leur rendre leur pureté en les débarrassant de tous les éléments qui vont à l'encontre du vrai bien de la famille. Impuretés que peu à peu ont pu y introduire l'égoïsme et l'orgueil, hélas ! si communs à tous ceux qui détiennent le pouvoir, fût-il celui de chef de famille.

Le rôle des paysans chrétiens.

C'est à vous, paysans chrétiens, de penser à ce difficile problème. Vous seuls, parce que paysans, et paysans africains, pourrez étudier de près votre vie paysanne et voir ce qui en elle peut mettre en péril l'épanouissement personnel, familial, social de vos frères paysans. Vous seuls, parce que vous êtes chrétiens, pourrez juger des réalités d'après les principes du Seigneur qui a fait de vous des enfants de Dieu, mais vous a rappelé aussi quels liens intimes unissent entre eux tous les chrétiens et tous les hommes. C'est en lui seul que vous trouverez la lumière. Avec lui, vous êtes sûrs de ne pas vous égarer.

Mais c'est vous aussi qui, *avec vos frères paysans, même non chrétiens,* aurez à trouver et à faire prévaloir les solutions qui assureront aux jeunes la personnalité humaine, et aux foyers la personnalité familiale à laquelle ils aspirent. C'est donc vous aussi qui, avec eux, conserverez à l'Afrique rurale *son esprit communautaire* et, tout en les adaptant aux nécessités modernes, les institutions collectives nécessaires à la sécurité de la famille paysanne.

Le désir de promotion individuelle

Ses formes.

L'aspiration à un niveau de vie plus élevé peut avoir une *expression collective.*

C'est le cas des habitants d'un pays qui désirent *ensemble* son indépendance, qui, *ensemble,* veulent organiser son économie de manière à assurer à chaque citoyen sa juste part de richesses.

C'est le cas des membres d'un même milieu social qui entendent lui faire trouver sa vraie place dans l'Etat.

Affirmons-le encore : *à la condition de respecter les droits des autres nations et des autres milieux sociaux,* chaque nation, chaque corps social a le droit, a même le devoir d'assurer cette promotion collective. Nous l'avons également souligné déjà, un chrétien qui n'aurait pas le souci de collaborer à cet effort de ses frères ne saurait être en paix avec sa conscience.

L'aspiration au mieux-être peut avoir aussi une *forme individuelle et familiale,* chacun s'efforçant d'acquérir pour lui, pour sa famille, davantage de richesses, de confort, de culture.

Y a-t-il, à cette « *promotion individuelle* », le même droit et le même devoir ? C'est la question à laquelle nous voudrions maintenant réfléchir avec vous sous le regard du Christ.

Notons d'abord que ce désir de promotion individuelle est en Afrique particulièrement évident.

(*La fin prochainement.*)

AVRIL 1959

D. 12 AVRIL. — A l'étranger. — Au Vatican, M. Vincent Auriol est reçu en audience par le Pape.

— Le Pape nomme le **cardinal Gerlier** légat pontifical au Congrès eucharistique national français, qui se tiendra à Lyon du 1er au 5 juin.

— En **Belgique**, la radio publie un communiqué de la maison royale, annonçant à la nation les fiançailles de S. A. R. le prince Albert, prince de Belgique, prince de Liége, avec Dona Paola Ruffo Di Calabria, fille de feu Fulco Ruffo di Calabria, duc de Guardilialombarda, et de la princesse Luisa, née Gazelli, de la famille des comtes de Rossana.

L. 13 AVRIL. — Ouverture de la Semaine du cancer.

— Entretiens franco-britanniques à Londres où **M. Michel Debré** est reçu par M. Mac Millan pour étudier les problèmes Est-Ouest concernant l'Allemagne et ceux de l'Afrique et du Proche-Orient.

— A Paris, en l'église Saint-Léon, obsèques du **général Julien Dufieux.** Né le 21 mai 1873 ; à l'état-major au début de la guerre de 1914, il fut envoyé, avec les étoiles de brigadier, à l'armée d'Orient, en 1919. Il devint commandant de l'Ecole de guerre en 1925, et, après avoir combattu au Maroc contre Abd El Krim, nommé commandant du 7e corps d'armée, il acheva sa carrière en accédant au Conseil supérieur de la guerre.

M. 14 AVRIL. — MM. **Debré** et Couve de Murville regagnent Paris en fin de journée, après leurs entretiens à Londres avec M. Mac Millan. « Accord très profond dans l'ensemble », a souligné le premier ministre.

— Le prix de littérature sportive, organisé par l'Association des écrivains sportifs et doté d'une somme de 200 000 francs par le commissariat à la Jeunesse et aux Sports, est décerné à M. **Denis Lalanne**, pour son livre **le Grand combat du XV de France.**

A l'étranger. — On signale de **Washington** que l'état de santé de **M. J.-F. Foster Dulles** s'est aggravé. Sa démission de secrétaire d'Etat paraît inévitable.

M. 15 AVRIL. — Mort, à Bordeaux, à l'âge de 84 ans, du professeur **René Cruchet.** Neurologue, il avait découvert l'encéphalite épidémique appelée « maladie de Cruchet », et avait donné la première description du « mal des aviateurs ».

— A Paris, messe du roi saint Louis, célébrée à la Sainte-Chapelle, pour l'anniversaire de sa consécration (15 avril 1248).

— Ouverture, à Paris, jusqu'au 18 avril, du VIIIe Congrès national de l'aumônerie des prisons et du service « prisons » du Secours catholique. Thème : « Peine et rééducation ».

— On fait connaître qu'une Assemblée plénière de l'épiscopat français aura lieu en 1960, du 25 au 27 avril, à l'Institut catholique de Paris. Le thème des travaux : « L'Eglise et l'évangélisation des milieux déchristianisés » a été approuvé par S. S. Jean XXIII, à qui le cardinal l'a présenté à la fin de l'Assemblée des cardinaux et archevêques, qui s'est tenue en mars dernier. Cette réunion plénière de l'épiscopat de France sera la quatrième depuis 1951.

— Obsèques, à Neuilly-sur-Seine, de **Pierre d'Espezel**, écrivain d'art et historien de Paris. Sorti de l'Ecole des Chartes, archiviste paléographe, il fut conservateur en chef de la Bibliothèque nationale, collabora ou dirigea des revues d'art et des collections littéraires. On lui doit également d'intéressants ouvrages, entre autres une **Histoire de Paris** en collaboration avec Lucien Dubech, des **Promenades dans Paris,** un **Guide du touriste lettré en France,** et, tout dernièrement, en collaboration avec François Fosca, une **Histoire de la peinture.**

A l'étranger. — Aux **Etats-Unis,** le président Eisenhower annonce la démission de **M. John Foster Dulles,** secrétaire d'Etat, dont l'état de santé s'est brusquement aggravé.

— Signature, à **Tunis,** de la convention de coopération culturelle et technique franco-tunisienne.

J. 16 AVRIL. — Voyage du président de la République en province jusqu'au 19 avril. Il se rend dans l'Yonne, la Nièvre, l'Allier, la Saône-et-Loire et la Côte-d'Or, accompagné de MM. Berthoin, ministre de l'Intérieur ; Bacon, ministre du Travail, Maurice-Bokanowski, secrétaire d'Etat à l'Intérieur.

— Elections à l'Académie française pour la succession d'Edouard Herriot. Le biologiste **Jean Rostand** est élu au second tour par 17 voix contre 11 au bâtonnier Jacques Charpentier.

Né à Paris le 30 octobre 1894, Jean Rostand est le fils d'Edmond Rostand et de Rosemonde Gérard, le frère de Maurice Rostand. Après ses études en Sorbonne, ce descendant d'une famille littéraire se consacre à la science — à la biologie, plus précisément — et effectue de nombreux travaux sur la parthénogénèse des batraciens (les crapauds de Jean Rostand sont célèbres !), l'ovulation artificielle, le doublement des chromosomes sous l'action du froid, etc. Collaborateur de nombreuses revues scientifiques et littéraires, Jean Rostand n'a jamais renié le don héréditaire, celui d'écrivain, et a publié de nombreux ouvrages de vulgarisation scientifique, des biographies de savants, des traités de philosophie biologique et d'histoire des sciences. Principaux titres : **l'Aventure humaine, les Grands courants de la biologie, Charles Darwin, l'Abbé Spallanzani, Pensées d'un biologiste, Ce que je crois, Pages d'un moraliste, De la mouche à l'homme.** Jean Rostand a aussi collaboré à la réalisation de plusieurs films scientifiques, dont : **La vie commence demain** et **Aux frontières de l'homme.** Plusieurs fois lauréat de l'Académie des sciences, il a, en 1952, obtenu le Grand Prix de la Ville de Paris. La pensée de Jean Rostand est celle d'un incroyant et d'un positiviste. La recherche scientifique est pour lui la seule éthique du savant ; pour lui, la biologie se meut dans un univers sans attaches religieuses. Un essai de discussion catholique de la position de ce chercheur a été fait par M. Huant, dans le **Credo de Jean Rostand.**

— Ouverture, à Paris, au Grand Palais, jusqu'au 28 avril, du Salon annuel de la physique, organisé par la Société française de physique.

Le commissariat à l'Energie atomique expose les plus importantes de ses réalisations dans le domaine des appareils de recherche et qui vont de la pile expérimentale à l'enregistreur de radioactivité atmosphérique. Une carte montre, à l'aide d'ampoules clignotantes, les régions du monde où la radio-activité la plus forte a été décelée. Pour la première fois, plusieurs appareils expérimentaux de décharge électrique dans les gaz utilisés dans les études de fusion thermo-nucléaire fonctionneront devant le public. D'autres grandes institutions, tels le Centre national de la recherche scientifique, l'Office national de recherche aéronautique et diverses Sociétés présentent également les appareils de recherche et de mesure qui ont été mis au point dans leurs propres laboratoires.

— Mort, à l'âge de 96 ans, de **Pierre l'Ermite** (Mgr Loutil, curé de Saint-François-de-Sales, à Paris).

Né à Mohon, dans les Ardennes, le 17 novembre 1863, Eugène-Edmond Loutil était venu très jeune à Paris. Il y avait fait ses études et avait été ordonné prêtre le 23 décembre 1888. Successivement vicaire à Saint-Vincent-de-Paul de Clichy, à Saint-Roch, à Saint-Pierre de Chaillot, il fut nommé, en 1913, par le cardinal Amette, curé de Saint-Jean-l'Evangéliste de Montmartre, poste qu'il occupa pendant toute la guerre. En 1919, il devenait curé de Saint-François-de-Sales, où il exerça son ministère jusqu'à son dernier souffle. On lui doit l'édification de l'église Sainte-Odile. Collaborateur à **la Croix** depuis 1890, il était le doyen des journalistes. Il s'était rendu célèbre par les billets du dimanche dans ce journal. Son œuvre littéraire est considérable. Il est l'auteur de quarante-six romans, d'une vingtaine de tracts, de quatorze volumes contenant ses conférences dialoguées avec l'abbé Poulin, en l'église Saint-Roch. On lui doit encore un film tiré de son roman **Comment j'ai tué mon enfant** ; il y a même joué un rôle. L'Académie française, qui avait déjà couronné un de ses romans, **la Grande Amie**, lui a décerné, en décembre 1950, le prix Georges-Grente pour l'ensemble de son œuvre. Il était officier de la Légion d'honneur.

A l'étranger. — **L'Osservatore Romano** annonce la nomination de **Mgr Paul Bertoli**, archevêque titulaire de Nicomedia, comme nonce apostolique au **Liban.**

— Au **Caire**, première conférence arabe sur le pétrole, pour chercher à constituer un front commun des Etats arabes producteurs devant l'action concertée des grandes Compagnies pétrolières.

— **A Saint-Jean de Latran**, S. S. Jean XXIII préside la cérémonie célébrant le 750ᵉ anniversaire de l'institution de l'ordre franciscain dans la basilique où se pressaient les représentants des Frères Mineurs, des Frères Mineurs Conventuels, des Capucins, des Clarisses et du Tiers-Ordre ; 19 cardinaux étaient présents, ainsi que 20 évêques franciscains. Après l'adresse d'hommage du Rme P. Augustin Sepinski, Général des Frères Mineurs, les supérieurs des différentes branches franciscaines, ont renouvelé leur profession de foi entre les mains de S. S. Jean XXIII qui a prononcé une allocution (cf. **D. C.**, n° 1303 du 10 mai 1959, col. 577).

— **La Croix** annonce que **S. Exc. Mgr Czarneckyi**, Rédemptoriste, de rite ukrainien, vient de mourir à **Lwow** (ancienne Ukraine polonaise, aujourd'hui soviétique), à l'âge de 74 ans. Ordonné prêtre en 1909, il fut consacré évêque en 1931. Il avait la charge des communautés de rite ukrainien en Volhynie, en dehors des trois diocèses relevant de la métropole de Lwow. Les Allemands l'en avaient chassé pendant la guerre, et l'avaient obligé à se réfugier à Lwow, où il dut travailler de ses mains pour vivre. Il fut arrêté par les Russes le 11 avril 1945 et condamné à Kiew, ainsi que le métropolite Slipyi et les cinq autres évêques catholiques de rite ukrainien de cette province, tandis que prêtres et fidèles étaient rattachés de force à l'Eglise orthodoxe. Quatre de ces évêques moururent en prison ou en camp de concentration. En 1956, époque de la « déstalinisation », LL. EExc. NN. SS. Czarneckyi et Latysevskyi revinrent de Sibérie en Ukraine, où ils devaient vivre comme de vieux paysans. Mgr Latysevskyi est mort en novembre 1957. Après la mort de Mgr Czarneckyi, seul reste vivant le métropolite, S. Exc. Mgr Slipyi. Ce dernier a passé huit ans dans un camp de concentration à Vorkouta, au nord du cercle polaire. Au début de 1954, on apprenait qu'il était devenu portier d'hôpital, dans le Kazakstan. On croit savoir qu'il a été renvoyé dernièrement à Vorkouta.

V. 17 AVRIL. — **M. Robert Lecourt**, ministre d'Etat chargé de l'aide et de la coopération avec les Etats de la Communauté, se rend à Madagascar où il fera part aux autorités malgaches de l'effort entrepris par la France métropolitaine et étudiera les mesures à prendre.

— Au Grand Palais de Paris, ouverture, pour la première fois, jusqu'au 26 avril, du Salon international de la santé. Le Salon offrira aux visiteurs un panorama vivant et complet des réalisations les plus récentes, dans les divers domaines où une lutte active est menée contre tout ce qui menace notre bien-être quotidien. Outre la reconstitution du Centre de chirurgie « à cœur ouvert » du centre Marie-Lannelongue, et d'un Centre de diagnostic et de santé de la Sécurité sociale, le Salon montrera ce qui a été fait, en France et à l'étranger, contre l'alcoolisme, les troubles mentaux, le cancer, la tuberculose, les maladies de la première enfance et dix autres problèmes sanitaires.

— Au bois de Vincennes, ouverture, jusqu'au 3 mai, du Xᵉ Salon de plein air (sports, camping, loisirs).

A l'étranger. — **La Croix** fait connaître que **l'archevêque Iacovos**, nouveau chef spirituel de l'Eglise orthodoxe grecque d'Amérique du Nord et d'Amérique du Sud, a révélé qu'il avait été récemment reçu en audience par le Pape Jean XXIII. « C'est, a-t-il dit, la première fois depuis trois cent cinquante ans qu'un prélat orthodoxe effectue une telle visite. » L'archevêque Iacovos a précisé que sa visite au Vatican n'avait revêtu aucun caractère officiel ; il a déclaré à ce propos que l'Eglise orthodoxe grecque avait réagi « très favorablement » au projet de Concile œcuménique, mais qu'elle avait adopté une attitude d'expectative.

— A **Rome**, la VIIIᵉ Assemblée générale de la **Fédération mondiale des anciens combattants réélit M. Van Lanschot** (Pays-Bas), président de la Fédération.

S. 18 AVRIL. — **A l'étranger.** — **Au Vatican**, le Pape reçoit en audience **M. et Mme Vincent Auriol, M. Georges Bidault** et un groupe d'élèves de l'Ecole française de Rome.

— **A Cologne**, assemblée générale de la Fédération internationale catholique d'éducation physique. 70 délégués représentant huit nations d'Europe occidentale, ainsi que des « Fédérations en exil » (Yougoslavie, Tchécoslovaquie, Pologne, U. R. S. S.). Discours d'ouverture du cardinal Frings. Les délégués ont ensuite examiné diverses questions techniques et ont recommandé d'instituer un « dimanche du sport » dans l'année religieuse. Le prochain Congrès se tiendra à Rome.

D. 19 AVRIL. — Elections municipales en Algérie, caractérisées par de nombreuses abstentions. Près de 60 % à Alger-ville. Ces élections se poursuivent dans le bled jusqu'au 24 avril.

— Le président de la République rentre à Paris dans la soirée, retour de son voyage dans l'Yonne, la Nièvre, l'Allier, la Saône-et-Loire et la Côte-d'Or.

— **La Croix** publie la dernière chronique de **Pierre l'Ermite**, écrite quarante-huit heures avant sa mort. C'est en avril 1889 qu'il avait donné son premier article au quotidien catholique.

— Clôture, à Paris, du LXXIIIᵉ Congrès du Syndicat des journalistes français (C. F. T. C.), ouvert le 18. L'un des thèmes principaux était l'étude de la création d'un ordre des journalistes.

— Réunion générale, à Paris, salle du Musée social, des sections parisiennes du Centre chrétien des patrons et dirigeants d'entreprises fran-

çaises. Présentation des travaux des sections. Discours de MM. Jacques Amet, Jacques Tassel, George Costet. Echange de vues. Conférence de M. Marcel Demonque, vice-président, directeur général de la Société des ciments Lafarge, « Pour une juste conception de l'autorité patronale dans l'entreprise ».

A l'étranger. — En **Bolivie**, le gouvernement réprime une tentative d'insurrection déclenchée par un groupe de phalangistes de droite.

— Aux **Etats-Unis**, **M. Christian Herter** est nommé secrétaire d'Etat, en remplacement de M. Foster Dulles, démissionnaire pour raisons de santé. Principales étapes de la carrière de M. Herter, né à Paris en 1895 : 1915-1917 : attaché à l'ambassade américaine à Berlin ; 1918-1919 : il participe avec M. John Foster Dulles à la négociation du traité de Versailles comme conseiller du président Wilson ; 1919-1924 : directeur du Fonds de secours à l'Europe et assistant spécial du secrétaire américain au Commerce ; 1924-1930 : journalisme et professorat à Harvard ; 1931-1942 : membre du Parlement de l'Etat de Massachusetts ; 1942-1953 : représentant républicain du Massachusetts au Congrès ; 1953-1957 : gouverneur de l'Etat de Massachusetts ; 1957-1959 : sous-secrétaire d'Etat à Washington.

— **L'Osservatore Romano** annonce l'érection d'un exarchat apostolique pour les fidèles ukrainiens et ruthènes de rite byzantin résidant en **Allemagne**. **L'abbé Platon Kornyljak**, chancelier de l'éparchie métropolitaine de Philadelphie (Etats-Unis), a été nommé évêque titulaire de Castra Martis et exarque de ce nouvel exarchat.

— Mort, à Yule Island, près de Port-Moresby (**Nouvelle Guinée**), à la suite d'une crise cardiaque, de **Mgr André Sorin**, « l'évêque des Papous ». Né aux Sables-d'Olonne (Vendée) le 7 juillet 1903, Mgr Sorin appartenait à la Congrégation des Missionnaires du Sacré-Cœur d'Issoudun. Ordonné le 4 août 1929, il avait été envoyé en Papouasie et nommé évêque titulaire d'Antiphrae le 13 juillet 1946. Il avait succédé à Mgr Alain de Boismenu, au vicariat apostolique de Port-Moresby. Sur une population extrêmement primitive de 350 000 âmes, répandue sur un territoire vaste comme le quart de la France, la mission compte environ 30 000 catholiques.

L. 20 AVRIL. — Obsèques, à Paris, en l'église Saint-François-de-Sales, dont il était curé, de **Pierre l'Ermite** (Mgr Loutil), sous la présidence de Mgr Leclerc et en présence de M. Edmond Michelet, garde des Sceaux, ministre de la Justice, et de nombreuses personnalités, au milieu d'une foule innombrable. Un télégramme du Saint-Père a été lu.

— **M. Hassan Gouled** est élu député U. N. R. de la Côte des Somalis.

A l'étranger. — **Le général Delgado**, candidat malheureux contre le président Salazar, au **Portugal**, réfugié à l'ambassade brésilienne de Lisbonne, quitte, après accord, son pays pour le **Brésil**.

— Mort, à **Rome**, à la suite d'une longue maladie, du **P. Cyrille Korolevskij**, né à Caen en 1878, ordonné prêtre en 1902, l'un des plus grands orientalistes contemporains. Il était consulteur de la sacrée congrégation pour l'Eglise orientale et assistant à la Bibliothèque vaticane.

— **M. Salvatore Messineo**, « assesseur » aux transports dans le gouvernement régional de la **Sicile**, donne sa démission de « l'Union chrétienne-sociale » (mouvement dissident du parti démocrate-chrétien). Dans une lettre adressée à M. Milazzo, fondateur de ce mouvement et président du gouvernement régional sicilien, M. Messineo déclare notamment : « Aujourd'hui, devant la décision de l'épiscopat sicilien, ma conscience de catholique pratiquant ne me permet pas de rester plus longtemps dans les rangs des chrétiens-sociaux. » Rap-pelons qu'une réponse du Saint-Office, en date d 4 avril (cf. D. C., n° 1302 du 26. 4. 59, col. 526 a interdit aux catholiques de donner leurs voi à ceux qui favorisent les communistes. Or, le gou vernement sicilien bénéficie, au Parlement régiona du soutien de l'extrême gauche.

M. 21 AVRIL. — A Strasbourg, **M. Joh Edwards** (travailliste britannique) est élu prés dent de l'Assemblée consultative du Conseil d l'Europe.

A l'étranger. — Au **Vatican**, S. S. Jean XXI reçoit en audience privée la reine-mère d'Angle terre et la princesse Margaret.

— Arrivée du **Dalaï-Lama** à Mussoorie, sa rés dence d'exil en **Inde**.

— Le Sénat des **Etats-Unis** ratifie la nomina tion de M. Christian Herter.

— **L'Osservatore Romano** annonce la mort, 19 avril, de **Mgr Moisés Coelho**, archevêque Paraïba (**Brésil**). Né à Cajazeiras le 8 avril 187 ordonné prêtre le 1er novembre 1901, il était arch vêque de Paraiba depuis le 16 août 1935.

M. 22 AVRIL. — Ouverture, à Paris, jusqu'a 24 avril, du premier colloque international sur bruit, organisé par l'Institut national de sécurit Ces travaux ont pour but de faire le point d derniers progrès réalisés dans la lutte contre l bruits nuisibles à la santé des travailleurs. 250 s vants et spécialistes y prennent part.

— **La Croix** signale que le patriarche orthodo de **Constantinople**, Athénagoras, a reçu S. E Mgr Testa, délégué apostolique en Turquie. On souvient, d'autre part, que le Pape a reçu récem ment le nouvel archevêque orthodoxe d'Amériqu Mgr Iacovos (cf. col. 702), qui est membre Comité central du Conseil œcuménique des Eglis où il était jusqu'ici représentant permanent patriarcat de Constantinople. (Il prit part, l'é dernier, à la rencontre entre représentants Conseil et représentants du patriarcat de Mosco

A l'étranger. — S. Em. le **cardinal Ottaviani** désigné comme légat pontifical, aux fêtes, octobre prochain, du 300e anniversaire du premi évêché du Canada, **Québec**, et du sacre de s premier évêque, Mgr de Montmorency-Laval.

J. 23 AVRIL. — L'Académie française décide reporter à une date ultérieure l'élection du su cesseur de Claude Farrère, les trois candidats cette succession s'étant désistés à la derniè minute. Au début de la séance, le directeur exercice, le duc de Lévis-Mirepoix, a lu une lett en date du 23 avril, que lui a adressée le princi candidat, **M. Paul Morand**. Ce dernier y décla qu'il retire sa candidature sur l'invitation du « ch de l'Etat, protecteur de l'Académie française, so cieux d'en conserver l'unité ».

— Mort, à Paris, à l'âge de 87 ans, de **M. Luci Lassalle**, ancien président de la Fédération pa sienne du bâtiment et de la Chambre de co merce de Paris, qui prit une part importante l'institution et à la mise en place des Allocatio familiales.

A l'étranger. — A **Rome**, premier Congrès la presse catholique de l'Amérique latine. **R. P. Gabel**, secrétaire général de l'Union inter tionale de la presse catholique, y participe.

— Aux **Etats-Unis**, **M. John Foster Dulles** nommé officiellement conseiller spécial de Maison-Blanche. L'ancien secrétaire d'Etat a pr serment à l'hôpital de Walter-Reed, au cours d'u cérémonie intime.

Imprimerie « Maison de la Bonne Presse », 5, rue Bayard, Paris-8e. *Le directeur :* JOSEPH MATHER

LA DOCUMENTATION CATHOLIQUE

MAISON de la BONNE PRESSE,
5, rue Bayard, Paris-8e - C. c. p. Paris 1668
Tél. : BAL. 73-05

France et Union Française : 1 an, **1575** frs : 6 mois, **825** frs. ● Canada et U. S. A., « Périodica » : 1 an, **5,50** dollars : 5090, avenue Papineau, Montréal 34. ● Suisse : **20** frs suisses - Belgique : **210** frs belges. ● Autres pays . 1 an, **2125** frs ; 6 mois, **1125** frs.

PRIX DU NUMÉRO : 70 frs pour l'année en cours, par 5 ex. net : **52 frs 50** plus le port. Numéros des années précédentes : **100 f.** l'exemplaire.

Reliure mobile : dos et extérieur en pégamoïd, titre doré au dos - Millésimés 1956-1957-1958 sur demande : **650 frs** (Ajouter 125 frs pour frais postaux).

SOMMAIRE DU NUMERO 1 304 — 24 MAI 1959

ACTES DE S. S. JEAN XXIII

QUESTIONS ACTUELLES